Illinois U Library

NUMÉRO 89 — 25 AOUT 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

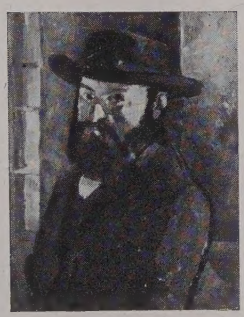
UN PORTRAIT DE CÉZANNE

PAR JEAN DE BEUCKEN

★

DEUXIÈME PARTIE

(1881 à 1906)



Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Dessin de Cézanne représentant son fils Paul.
(Document inédit appartenant à une collection particulière.)

UN PORTRAIT DE CÉZANNE

par

JEAN DE BEUCKEN

★

DEUXIÈME PARTIE

(1881 à 1906)

Ce qui séduit le plus, dans l'art, c'est la personnalité de l'artiste.

(PROPOS DE CÉZANNE.)

La plus grande charité envers les morts, c'est de ne pas les tuer une seconde fois en leur prêtant de sublimes attitudes. La plus grande charité, c'est de les rapprocher de nous, de leur faire perdre la pose.

(FRANÇOIS MAURIAC.)

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1951 by Jean de BEUCKEN.

Supplément au N° 306 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

L'expérience de Melun, l'hiver précédent, a suffi à Cézanne : dans les premiers mois de 1881 il préfère demeurer à Paris, ne pouvant guère peindre dehors. Il continue donc à mener une vie plus que modeste dans un logement sommairement meublé. Il ne fréquente ni les cafés où se retrouvent les artistes, ni chez Berthe Morisot, ni le salon de la femme de l'éditeur Charpentier, où Renoir se fait d'utiles relations. Il ne se sent vraiment à l'aise qu'avec Pissarro. Mais si on le considère comme un « être impossible », qui sans doute ne réalisera jamais une œuvre, ses recherches n'en intéressent pas moins certains de ses anciens camarades. Ses rapports avec Renoir restent bons. Renoir fait même son portrait au pastel, mais il l'offre à Pissarro.

Cézanne continue à être son propre modèle : il se peint avec sa calvitie et son aspect négligé, il se peint coiffé d'un large feutre noir. Un nouveau modèle : le petit Guillaume, le fils du cordonnier, qui joue avec Paul et vient souvent chez eux. Il le peint sagement assis, une écharpe nouée autour du cou, sur le fond de la tapisserie gris bleu, dont les motifs ressortent à peine. Hortense continue également à poser, et parfois M. Chocquet. Encore des natures mortes et quelques fleurs. A part quelques toiles d'imagination, son œuvre se limite à essayer d'exprimer ce qu'il voit autour de lui. Voilà quatre ou cinq ans il a peint deux *Lutte d'amour,* mais qu'étaient-ce sinon des baigneurs et baigneuses en mouvement, avec un reste de violence érotique ? Il revient périodiquement à ce sujet, aux anatomies d'après d'anciens croquis de l'académie Suisse. Des romantiques *Après-midi à Naples* aux poses arrangées des baigneurs dans un décor non moins arrangé, sous des arbres qui déjà commencent à s'incliner comme pour former une ogive, il y a continuité et aussi une affirmation d'imagination. Mais au fond ce ne sont que des recherches de construction rehaussées de couleur. Il s'y obstine, non sans traverser des périodes de découragements, et toujours avec l'impression d'être, à quarante-deux ans, en retard sur ses camarades, alors qu'il est en avance.

Le marchand de Cézanne, ce n'est pas Paul Durand-Ruel, qui s'est, dès 1862, intéressé à Courbet et à Corot, peintres alors plus que discutés, et ensuite à Daubigny, beaucoup meilleur commercialement parlant, puis, vers 1870, à Pissarro et à Monet, et depuis lors, pour autant que ses possibilités le permettent — pendant des années ses affaires furent très mauvaises — à Renoir et même à Sisley. Non, le marchand de tableaux de Cézanne, c'est son petit fournisseur de couleurs, le père Tanguy, Monet, Renoir et Pissarro, comme Cézanne, étaient depuis des années ses clients, car ses produits étaient de bonne qualité. Tanguy leur avait souvent fait crédit aux moments difficiles, et même accepté des toiles en paiement. Il était si généreux qu'il resta pauvre. Chez le père Tanguy il se trouvait toujours quelques toiles de Cézanne, et durant des années ce fut un des rares endroits où l'on put en voir (là, et chez des amis à qui Cézanne les avait données, et quelquefois vendues, comme le docteur Gachet, M. Chocquet et le peintre Caillebotte). Tanguy avait établi le prix de cent francs pour les grandes toiles de Cézanne et de quarante pour les petites.

La belle saison revenue Cézanne va s'installer avec Hortense et son fils, à Pontoise, où demeurent toujours les Pissarro (les affaires de Pissarro marchent mieux, car Durand-Ruel peut à nouveau lui acheter des toiles). Cézanne a envie de peindre à nouveau ce pays qu'il connaît, et puis il s'est vraiment attaché aux Pissarro, à toute cette famille unie autour d'un homme de bien, qui vit modestement alors que Monet et Renoir partent de l'avant.

A peine Cézanne est-il à Pontoise que sa sœur Rose, qui à vingt-sept ans vient enfin d'épouser M. Maxime Conil (mariage à première vue satisfaisant : l'époux a de la fortune), annonce son intention de venir à Paris avec son mari et sans doute aussi sa belle-sœur. Cézanne devra donc retourner en ville et y rester pendant leur séjour. « Tu me vois, écrit-il à Zola, les pilotant dans le Louvre et autres lieux à tableaux ! » Ils arrivent fin mai, et le premier dimanche de juin Cézanne leur montre Versailles et les grandes eaux. Mais Rose Conil pique une sérieuse crise de rhumatismes, et le ménage repart pour Aix.

Pissarro évolue en ce moment. Il s'est mis à l'école des Impressionnistes, ses cadets d'une dizaine d'années, mais, alors que certains d'entre eux atteignent à une transparence lumineuse, il continue sa besogne de paysagiste plus solide, moins originale, plus artisanale. Il est frappé par les nouveaux tableaux de Cézanne, de ce Cézanne qu'il a poussé à peindre en plein air, et qu'il considère un peu comme son élève. Plus que la réalité, il y voit l'importance des recherches. Les quelques-unes de ses dernières toiles sont influencées à leur tour par lui. Cézanne vient de peindre la côte du Galet, que Pissarro a peinte en 1867, il y a quatorze ans. Quelle différence chez Cézanne, quelle étude minutieuse des plans, quelles touches régulières ! Et ce paysage : *Dans la vallée de l'Oise,* où les touches sont dirigées verticalement. Et déjà ces alignements de peupliers d'Italie, traités avec des touches particulières curieuses, sous un ciel délicat, avec un rien de vert, de bleu, de rose, la toile restée découverte à la limite du ciel et du feuillage. Pissarro voit chez Cézanne tel qu'il est, scrupuleux, laissant combien de toiles inachevées, les reprenant sans cesse pour y ajouter de discrets coups de pinceau.

Voici *le Moulin à eau sur la Couleuvre,* maison dans un calme paysage avec des arbres, sous une lumière blanche. Et *l'Arbre et la maison,* cet arbre dépouillé, peint à l'automne, ces bleus doux des volets d'une maison simple, ce toit bleu vaguement violet, et ce vert et ce brun des terres fraîchement labourées. Cézanne dépasse bien la subtilité des Impressionnistes, et il n'est plus dupe de la lumière moelleuse, délicate et incomparable de l'Ile-de-France : la lumière dure du Midi l'a influencé. Cézanne, quand il ne peut travailler dehors et qu'il éprouve le besoin de faire autre chose, continue à peindre des natures mortes, et parfois des auto-portraits où sa tête n'est qu'un prétexte à formes et à couleurs.

A Médan, où il a passé huit jours, Cézanne a vu de nouvelles transformations. Zola s'occupe énormément de sa propriété : c'est sa marotte de l'agrandir, de l'embellir, marotte que Cézanne comprend mal, lui qui laisserait les choses comme elles sont, ce qui est assez méridional, et dont le souci d'arrangement se limite à celui d'une nature morte.

Cézanne est retourné à Aix : il le faut bien après un séjour à Paris et dans les environs prolongé deux ans et demi. Depuis une dizaine d'années la vie de Cézanne n'est plus auprès de ses parents. Il espère, malgré tout, finir par percer, et ceux qui ont percé vivent dans l'orbite de Paris. L'exotisme d'Ingres ou de Delacroix, odalisques et femmes d'Alger, les vues d'Italie, de Rome, dont le séjour parut longtemps indispensable, sont les exceptions qui confirment la règle, ainsi que Corot peignant le palais des Papes en Avignon. Les peintres paysagistes qui comptent ont peint l'Ile-de-France et la mer à Trouville ou au Havre, et Courbet n'a peint son pays natal, la Franche-Comté, que pendant des séjours. Loubon pour être revenu à Marseille, et Granet, à Aix, ne sont plus que des gloires locales.

Cézanne a retrouvé ses parents et Marie au Jas de Bouffan, et Rose installée à Aix, où le ménage vit bien, Conil étant dépensier. Le vieux Cézanne n'a pas encore de précisions absolues sur le faux ménage de son fils, mais il disait récemment à quelqu'un : « Il paraît que j'ai des petits-enfants à Paris ; quelque jour il faudra que j'aille les voir. » La comédie continue de ce côté. Qu'en disent les anciens camarades de Paul ? Coste revient au pays en séjours, et il vient d'acheter un bastidon avec une vue merveilleuse qu'il enviait dans son enfance pauvre. A Aix il fait maintenant figure de bourgeois, et sa médiocre peinture d'amateur y est prise assez au sérieux : lui au moins fut admis au Salon. Quant à Marion, Cézanne sait à peine qu'il fut, à trente-quatre ans, l'année précédente, nommé directeur du Musée d'histoire naturelle de Marseille.

Hortense et le jeune Paul, qui va sur ses dix ans, sont à Paris. Cézanne restera quatre mois dans le Midi. Il s'ennuie, peignant peu, devant se réaccoutumer à la lumière, et ce séjour marque un ralentissement passager dans la production assez abondante de ces dernières années. (C'est sans doute pendant cet hiver qu'il peignit *la Femme à la fourrure,* tout en dégradés de bleu, librement interprétée d'après une mauvaise reproduction — trouvée dans un « magasin pittoresque » de 1860 — d'une œuvre du Greco attribuée au Tintoret, et peut-être aussi d'après sa sœur Marie, qui avait assez rarement servi de modèle, et jamais plus depuis des années.)

Pour travailler en paix, Cézanne va se réfugier à l'Estaque, dans la maisonnette que sa mère continue à y louer. Le paysage et cette vue sur la mer, il les traite d'une manière différente maintenant... Il remercie Paul Alexis seulement le 15 février 1882 pour *Emile Zola, Notes d'un ami,* car le livre est arrivé à Aix, où son père l'a coupé et lu, avant de le lui faire parvenir à l'Estaque. Alexis a publié en appendice de nombreux vers inédits de Zola, vers pour lesquels Cézanne garde une admiration sentimentale, qui s'explique aussi par une inconsciente revanche, une préférence pour une formule toute désintéressée, depuis longtemps abandonnée. Dans son livre Alexis parle non seulement du passé, mais des projets de Zola. Parmi ces projets, qui rentrent dans la série des *Rougon-Macquart,* celui d'un roman sur l'art. Déjà dans *le Ventre de Paris* figurait un jeune peintre, Claude Lantier, pour lequel Zola avait pris certains traits à Cézanne. « Je sais, annonçait Alexis, qu'il compte étudier dans Claude Lantier la psychologie épouvantable de l'impuissance artistique. » Et plus loin : « Naturellement Zola, dans cette œuvre, se verra forcé de mettre à contribution ses amis, de recueillir leurs traits les plus typiques. » Cézanne a lu cela, mais il y a beau temps qu'il a renoncé à être compris par Zola. Leur amitié se trouve aujourd'hui sur un autre plan ; Cézanne arrive à un âge où les souvenirs commencent à compter : Zola, c'est sa jeunesse, et Zola reste aussi un ami bon et serviable.

Dans sa dernière lettre il ne parle même pas à Zola de Renoir, qui peut maintenant s'offrir des voyages et qui, revenant de Palerme, s'est arrêté à l'Estaque. De l'hôtel des Bains Renoir écrit le 23 janvier à Durand-Ruel : « ... j'y reste encore une quinzaine. Ce serait vraiment dommage de quitter ce beau pays sans en rapporter quelque chose. Et il fait un temps ! le printemps avec un soleil doux et pas de vent, ce qui est rare à Marseille. De plus j'y ai rencontré Cézanne, et nous allons travailler ensemble. » Cézanne, avec qui il n'entretenait que des rapports intermittents, se montre charmant, enchanté de rencontrer un « collègue » à qui parler peinture. Renoir découvre un Cézanne différent du personnage qu'on imaginait sur son aspect. De longs mutismes sont interrompus par des reparties violentes et même grossières.

Renoir tombe malade. Le 14 février il est au lit avec une grosse grippe. Il demande encore 500 francs à son marchand. En réalité, c'est une pneumonie. A peine guéri il écrit (le 2 mars) à leur ami commun M. Chocquet : « Ce que Cézanne a été gentil pour moi je ne puis vous le dire. Il voulait m'apporter toute sa maison. Nous faisons chez lui avec sa mère un grand dîner pour notre séparation, car il rentre à Paris et moi je suis forcé de rester quelque part dans le Midi : ordre formel du médecin... »

Cézanne va enfin avoir un tableau, un portrait d'homme, exposé au Salon. Voici comment : Guillemet, paysagiste en vue et membre du jury, mais un Guillemet resté bon camarade, et qui avait déjà essayé de faire accepter une œuvre de Cézanne en 1879, force un peu le privilège des membres du jury d'imposer chacun une toile d'un de leurs élèves. Cézanne dut en éprouver une grande joie, sans s'arrêter à ce que ces toiles fussent dites « acceptées pour la charité ». Il est si peu connu que dans le dictionnaire Veron, Salon de 1882, ce portrait (probablement l'oncle Dominique), peint depuis des années, est décrit comme l'œuvre d'un débutant : « assez largement brossé dans la pâte. L'ombre de l'orbite et celle de la joue droite promettent, avec la qualité de ton des lumières, un coloriste dans l'avenir ». Mais ce portrait n'attira pas autrement l'attention.

A Paris Cézanne habite toujours rue de l'Ouest. Et Zola se trouve à Médan. *Pot-Bouille* vient de provoquer un nouveau scandale, qui n'est pas exempt d'hypocrisie : c'est que le romancier cette

fois a voulu décrire la bourgeoisie mise à nu, et il s'ensuit un éreintement à peu près général dans la presse qui vit de cette bourgeoisie. Mais la vente est bonne, et l'écrivain vit tranquillement à la campagne, surveillant ses nouveaux agrandissements : des serres et des écuries. Cézanne n'a plus vu son ami depuis avril. Au début de septembre, comme il ne lui reste qu'un mois avant de rentrer à Aix, il écrit à Zola pour passer quelques jours dans sa « résidence des champs ». En réalité il séjournera plus de trois semaines à Médan. Ce sont de bonnes journées de travail : Cézanne peint, et Zola avance dans son nouveau roman sur les grands magasins.

Le 14 novembre, du Jas de Bouffan, Cézanne remercie Zola de son nouveau volume *le Capitaine Burle*. Depuis son arrivée il n'a guère bougé de la campagne, et n'a rencontré que Gibert, le d teur du musée, qu'il doit aller voir ainsi qu'un c rade de collège et le « petit Baille », tous avoués, ce dernier a « l'air d'une jolie petite cra judiciaire ». C'est ce qu'il trouve à dire du cadet qui accompagnait parfois Baille, Zola e dans leurs joyeuses équipées. (Quant à Bapt Baille, il l'a perdu de vue. Baille, après a épousé la fille d'un fabricant d'appareils d'opt et être entré dans les affaires de son beau-pè Paris, ne se soucie guère de fréquenter un art vivant avec une ancienne ouvrière. Céz n'est d'ailleurs pas homme à le relancer. Et lui-même n'a appris sa prospérité que par Co « Je travaille toujours un peu, quoique je ne f rien autre chose », écrit Cézanne, toujours l nique avec Zola au sujet de sa peinture.

« L'ŒUVRE »

Fin 1883, Cézanne a passé les fêtes de Noël et du Jour de l'An en famille, ce qui ne lui était plus arrivé depuis des années. Zola lui ayant envoyé son roman *Au bonheur des dames,* l'histoire des grands magasins qui ruinent le petit commerce, Cézanne répond seulement le 10 mars en s'excusant du retard qu'il apporte à accuser réception du livre ; visiblement il ne l'a pas encore lu : il arrive de l'Estaque, où il est allé passer quelques jours. Chose rare, il vient de tomber de la neige, et tout un jour : « Ce matin la campagne présentait l'aspect d'un effet de neige très beau. Mais elle fond. » Les Cézanne sont au Jas de Bouffan. Rien de bien neuf, sinon que Rose et Maxime Conil sont depuis octobre à Aix, où la sœur de Cézanne a accouché d'une petite fille. « Je ne pourrai pas de longtemps retourner à Paris, je crois que je vais passer ici cinq ou six mois encore. »

Le père Cézanne se fait vieux — quatre-vingt-cinq ans — et c'est, malgré tout, la revanche des enfants. Cézanne se sent mieux au Jas et s'attache de plus en plus au Midi. Il fait venir à l'Estaque Hortense, qui tient si peu de place dans sa vie qu'il l'aurait peut-être lâchée, n'était la présence de l'enfant. Ainsi Mme Cézanne pourra-t-elle aller voir son petit-fils. Réinstallé à l'Estaque, Cézanne écrit à Zola : « Je terminerai ma lettre et te priant de faire agréer mes respects par Mme Zola, et je te serre la main ; et si les souhaits y font quelque chose que vous vous portiez bien, car il en arrive qui ne sont pas drôles. Ces derniers mots me sont inspirés par la catastrophe de Manet. » Manet, en effet, est mort le 21 avril, à cinquante et un ans seulement, après avoir été amputé d'un pied où s'était mise la gangrène. Cézanne, éloigné depuis longtemps de la peinture de Manet et à qui l'homme ne plaisait guère, marque tout de même le coup. Il ne regagnera Paris que l'an prochain, et il a loué une petite maison avec un jardin « juste au-dessus de la gare, et au pied de la colline où les rochers commencent derrière moi avec les pins. Je m'occupe toujours à la peinture. J'ai ici de beaux points de vue, mais ça ne fait pas tout à fait motif ».

En principe fixé à l'Estaque, Cézanne p rendant les mêmes paysages d'une manière différente de celle de 1870. Mais il fait plus séjours à Aix et, à la fin de l'été, il y est assez longtemps. Au début de novembre il se tr à l'Estaque et n'en compte plus bouger a janvier. Sa mère est là depuis quelques j Rien de neuf sinon que Rose vient de perdr garçon, son second enfant, né deux mois plus

Cézanne est maintenant oublié de la plupar gens qui s'intéressent à la peinture, oublié J.-K. Huysmans, qui vient de publier un livr *l'Art moderne* (il a pourtant rencontré Céz chez les Zola). Si Zola ne proteste pas, Piss lui, le fait, et par lettre : « D'où vient que ne dites pas un mot de Cézanne, que pas u nous n'admette comme un des tempérament plus étonnants et les plus curieux de notre ép et qui a une influence très grande sur moderne ? » Pissarro exagère un peu : l'infl ne s'est exercée que sur lui.

Monet et Renoir passant par Marseille, une courte villégiature à Gênes fin décembre, allés voir Cézanne à l'Estaque, mais il ne s'y pas attardés. Pour Cézanne il ne se passe à près rien, si ce n'est sa peinture. Il reçoit *la de vivre* de Zola, et lui en accuse poliment r tion : « En conséquence, je te remercie bi ton envoi, et de ne pas m'oublier dans l'éld ment où je me trouve. » Cet éloignement lui parfois ; alors il lit les journaux de Paris po renseigner tant bien que mal sur la vie artis

Cézanne s'est à nouveau recommandé à lemet pour le Salon. Mais le droit de « cha vient d'être supprimé, et la toile, une tête, passer devant le jury, qui l'a refusée. Déc assez vive, car Cézanne avait pu penser qu'il serait désormais plus facilement. Bien entend ne l'arrête pas de peindre. Hortense, qui ne s s'intéresser à sa peinture — une peinture q rapporte rien — continue à poser pour lui une patience méritoire. Des croquis préalab montrent telle qu'elle est aujourd'hui, av visage sans attrait et qui s'empâte. A t quatre ans, c'est une femme quelconque, pour vie n'est pas gaie, alors qu'au fond il y av la gaîté, un besoin de vivre, et même une ce

ivacité en elle ; elle s'ennuie dans le Midi. Cézanne peint sans se soucier autrement d'elle ue comme modèle, comme ménagère et pour cerains besoins physiques qui, à vivre ensemble, l'espacent. Son romanesque, elle essaie de le satisfaire en lisant un tas de romans. Quant à son fils, lle le gâte à la manière du peuple : aussi l'enfant st-il insupportable par moments.

Zola continue à envoyer ses livres à Cézanne, ui ne manque pas de le remercier : c'est devenu ne formalité réciproque. Fin novembre, d'Aix, il ui écrit : « ... je te dirai que je n'ai pas grandhose à t'apprendre sur la bonne ville où j'ai reçu e jour. Seulement (mais sans doute ceci ne doit as beaucoup t'affecter) l'art se transforme terriblement comme aspect extérieur et revêt trop une petite forme très mesquine, en même temps que l'inconscience de l'harmonie se révèle de plus en plus par la discordance des colorations mêmes, ce qui est plus malheureux encore, par l'aphonie des tons... Après avoir gémi, crions vive le soleil, qui nous donne une si belle lumière ».

Malgré des passes de découragement, Cézanne, à cause du beau temps et du climat qui procurent une singulière excitation intellectuelle, peint beaucoup, des paysages surtout. A Aix, ce sont des motifs proches du Jas de Bouffan, le plus souvent pris dans le parc. Au printemps, quand tout était encore vert, il a peint la demeure, rendue aussi importante qu'elle est en réalité, avec son caractère ancien, mais qui paraît un peu estompée entre les arbres et l'herbe bien verte du premier plan. Surtout à l'Estaque il peint, que ce soit ce curieux viaduc avec un arc, des piliers et des arceaux qui se reflètent dans une eau tranquille, ou des vues étendues, comme ces deux aspects du golfe de Marseille. La mer bleue occupe une grande partie de la toile, entre la pente du premier plan, d'une couleur assez épaisse, encore maçonnée, et la chaîne rocheuse du fond qui se découpe bien en relief sur un ciel délicat. Caillebotte achètera cette toile solide.

Cézanne fait toujours des natures mortes, et avec les objets usuels du pays : des terrailles, un pot à olives, une petite jarre en terre vernissée et des fruits, une nappe chiffonnée, le tout ne s'étalant plus à l'aise sur un coffre, mais surchargeant une petite table toute simple. Et Hortense continue à lui servir de modèle quand il le faut, avec des robes qui sont presque toujours bleues. Signalons un portrait expressif où elle a l'air triste, les cheveux dénoués, qui paraissent cette foid brun bleu.

Cézanne a quarante-six ans. Qu'a-t-il connu de l'amour ? Quelques rares femmes et une liaison qui dure depuis quinze ans. Lui qui rêvait d'un amour merveilleux quand il était jeune, il s'aperçoit tout d'un coup qu'il n'a jamais aimé, car il vient de tomber amoureux. Il ne suffit plus de peindre, il faut vivre autrement, et l'attirance physique qu'il ressent pour Fanny, la servante du Jas de Bouffan, le surprend et le bouleverse à son âge. Cette forte fille saine sait soulever à elle seule un tonneau pour le mettre sur le chais, et Cézanne qui admire toujours la force a dit à un camarade cette phrase surprenante : « Tu verras la servante du Jas comme elle est belle, elle ressemble à un homme. » Cézanne retrouve une timidité d'amoureux, et il écrit à Fanny une lettre dont il fait d'abord le brouillon au verso d'un dessin, y exprimant des sentiments sincères dans un style apprêté, digne d'un jeune homme : « Je vous ai vue, et vous m'avez permis de vous embrasser ; à partir de ce moment un trouble profond n'a pas cessé de m'agiter. Vous excuserez la liberté de vous écrire que prend envers vous un ami que l'anxiété tourmente. Je ne sais comment vous qualifier cette liberté que vous pourrez trouver bien grande, mais pouvais-je rester sous l'accablement qui m'oppresse ? ne vaut-il pas mieux encore manifester un sentiment que de le cacher ? Pourquoi, me suis-je dit, taire ce qui fait ton tourment ? N'est-ce pas un soulagement donné à la souffrance que de lui permettre de s'exprimer ? Et, si la douleur physique semble trouver quelque apaisement dans les cris du malheureux, n'est-il pas naturel, Madame, que les tristesses morales cherchent un adoucissement dans la confession faite à un être adoré ? Je sais bien que cette lettre, dont l'envoi hasardeux et prématuré peut paraître indiscret, n'a pour me recommander à vous que la bonté de... » Cézanne offrira à Fanny un tableau, un tableau souvenir, puisqu'il représente un coin du Jas de Bouffan.

Cet amour ancillaire exige toutes sortes de détours. Mais Hortense l'apprendra. Cela va faire un drame, et pendant des mois Cézanne mènera une vie agitée. A qui se confier ? sinon à Zola : « Je désirerais que tu me rendes quelques services, je crois, minimes pour toi, et vastes pour moi. Ce serait de recevoir quelques lettres pour moi et de me les renvoyer par la poste à l'adresse que je t'adresserai ultérieurement. Ou je suis fou ou je suis sensé. *Trahit sua quemque voluptas !* J'ai recours et j'implore ton absolution ; sont heureux les sages ! Ne me refuse pas ce service, je ne sais où me tourner. » C'est du Jas de Bouffan, où il se trouve pour l'instant, près de Fanny et loin d'Hortense, qu'il prépare ce petit complot confus. Sa lettre contient un post-scriptum : « Je suis mince et ne peux te rendre nul service, comme je partirai avant toi, je te servirai auprès du Très-Haut pour une bonne place. » Curieuse phrase, avec une certaine naïveté, car Cézanne, qui vit en marge de l'Eglise, est resté croyant au fond, tandis que Zola fait du matérialisme scientifique.

Au Jas on commence à s'apercevoir de la chose, et Marie Cézanne montre à son frère qu'elle est bien décidée à ne pas l'admettre. Pour éviter la bagarre Cézanne décide de s'éloigner. Il arrive le 15 juin avec Hortense et leur fils, chez Renoir, à La Roche-Guyon, et le jour même il écrit à Zola pour le prier, s'il vient des lettres pour lui, de les renvoyer : « poste restante à La Roche-Guyon, par Bonnières (Seine-et-Oise) ». Renoir demeure dans une maison de la Grande-Rue, avec son amie, et leur premier enfant, Pierre, qui vient de naître. Lui et elle se montrent très bien dans ces circonstances difficiles, et essaient de consoler Hortense qui s'agrippe (que deviendrait-elle si Cézanne la plaquait ?). Quant au jeune Paul, âgé maintenant de treize ans, il est assez fier qu'on lui confie parfois le bébé Renoir. Cézanne masque mal son agitation et son inquiétude. Pour essayer de s'occuper il peint un paysage, une vue d'une partie du village prise à un tournant de route, mais il ne l'achève même pas et il l'abandonnera chez ses amis en s'en allant.

Cézanne écrit à Zola une courte lettre : « Voici la fin de juin qui s'avance. Lorsque l'heure de ton départ pour Médan sera venue et que tu seras installé, voudras-tu bien m'en prévenir ? Le besoin

de changement m'agace un peu... Heureux les cœurs fidèles ! » Lettre suivie d'une autre une semaine plus tard : « La vie me devient ici, à cause de circonstances fortuites, assez difficile. Voudrais-tu me dire si tu pourrais me recevoir chez toi ? »

Leurs lettres se sont croisées, et Zola a écrit de Médan (4 juillet 1885) : « Mon cher Paul, ta lettre me désole davantage. Que se passe-t-il donc? Ne peux-tu patienter quelques jours ? En tout cas, tiens-moi au courant, avertis-moi si tu étais obligé de quitter La Roche, car je veux savoir où t'écrire, quand ma maison sera enfin libre. Aie de la philosophie, rien ne marche comme l'on veut, moi-même je suis bien ennuyé en ce moment.

» A bientôt, n'est-ce pas ? Dès que je le pourrai, je t'écrirai. Affectueusement. »

A ne pas recevoir de nouvelles de Fanny l'agitation de Cézanne grandit, mais il a oublié de retirer les réponses de Zola à la poste restante : il s'en excuse dans un nouveau billet, où il explique la chose et se traite de « grand c... ». Il n'a toujours pas reçu la lettre tant désirée, et dit dans le post-scriptum : « S'il te venait cependant une lettre d'Aix, aie l'obligeance de l'adresser poste restante et de m'avertir par un petit mot au domicile, en faisant une croix dans un petit coin de la lettre. » C'est qu'il ne peut se rendre trop souvent à la poste sans éveiller les soupçons d'Hortense.

Zola n'ayant pu le recevoir tout de suite — Mme Zola est souffrante — Cézanne décide de partir (Hortense et Paul resteront chez Renoir) pour Villennes, proche de Médan, et de s'y installer à l'auberge. Par un mot, le 11 juillet, il prévient son ami qu'il ira le voir dès son arrivée, et lui demandera de lui prêter sa barque pour peindre. Il le prie de ne rien voir de mal dans sa décision : il est obligé de changer de place seulement. Et quand Zola sera libre, il n'aura qu'un pas à faire pour aller chez lui... Mais c'est de Vernon qu'il lui écrit deux jours plus tard : à la veille du 14 juillet, il n'a pu trouver de place à Villennes; il loge donc provisoirement ici, à l'hôtel de Paris. Après deux jours il écrit à nouveau : « Je n'y trouve pas mon affaire dans les conditions où je me trouve. J'ai décidé de partir pour Aix le plus tôt possible. Je passerai par Médan pour t'y serrer la main. » Il l'excusera d'avoir à se présenter « dans les circonstances actuelles », car sept ou huit jours à attendre lui paraissent trop longs.

Cézanne s'est trouvé à Médan en même temps qu'Alexis. La propriété s'est encore transformée : il y a maintenant une aile droite, un vaste salon et un grand bureau, où Zola écrit assis dans un imposant fauteuil. Cela commence à se remplir de tapisseries anciennes, d'objets d'église, d'armures du moyen âge et de japoneries. Zola, qui passe pour anticlérical à Paris, est au mieux avec le curé, et Mme Zola offre le pain bénit à l'église. S'il reste toujours bon et obligeant envers Cézanne, sa femme trouve que ce peintre raté — elle n'a pas encore osé mettre au grenier ses toiles offertes autrefois — sans tenue, et qui, pour comble, vient de s'amouracher d'une servante, devient encombrant. Cézanne ne fera que quelques croquis : il ne se sent plus à son aise dans tout ce luxe, et le bouleversement sentimental qu'il subit lui fait sentir combien il est loin de cette vie, des artistes arrivés, écrivains ou peintres, et même de sa propre peinture. Zola lui a conseillé la prudence. Il pense à l'enfant, car ce n'est certes pas par sympathie pour Hortense, q n'a plus vue depuis des années, et à qui il attri même, à tort, une influence néfaste sur l'art Cézanne. Il l'a déjà écrit à quelqu'un, *l'Œuvre* drame romancé auquel il travaille, réside dans combat d'un génie avec la nature, dans la l d'une femme contre l'art ». Cézanne sait qu'il de modèle au nouveau roman de Zola, et celui-ci, dans les premières pages, a évoqué l amitié de jeunesse à Cézanne, Baille et lui-mê mais, insoucieux de la chose, il n'interroge gu son ami. Et Zola est sans doute un peu g d'avoir en ce moment sous les yeux l'homme lui inspire son personnage principal. Ce rom auquel il songeait depuis longtemps, et pour lec il avait accumulé de nombreuses notes, il commencé de l'écrire le 12 mai (il le terminera 22 février 1866). Dans ses ébauches on peut ces notes : « Un Manet, un Cézanne drama plus près de Cézanne », et pour le personnage q jouera lui-même : « Sandoz n'était là que p donner mes idées sur l'art. »

Cézanne n'a guère séjourné à Médan. N'y ter plus, il est rentré au Jas. Hortense et l'enfant s aussi revenus dans le Midi. Ils vont s'installe Gardanne, mais comme il y a le choléra à M seille, ils se réfugient à Serre pendant la péri dangereuse. Pour Cézanne, Gardanne prése l'avantage d'être à une dizaine de kilomètres sud d'Aix, sur la voie ferrée de Marseille. Le lui-même est sans beauté. Mais on a de là une différente, étalée, de la Sainte-Victoire, et une rapprochée du pilon du Roy, ce curieux p rocheux qui domine la chaîne de l'Etoile. Céza paraît avoir renoncé à Fanny... « Je vais tous jours à Gardanne, et je rentre le soir à la campa à Aix... Si j'avais seulement une famille indi rente, tout eût été pour le mieux ».

Autre ennui, il vient de recevoir du père Tan la lettre suivante :

« Paris, 31 août 188

» Mon cher Monsieur Sézanne,

» Je commence par vous souhaiter le bon jou en même temps vous faire part de ma détres figurez-vous que ce crétin de propriétaire vient m'envoyer un commandemen avec saisie pour six mois d'avance que je lui dois suivans notre l mai comme je me vois dans l'imposibilité de pou le satisfaire, je viens recourir à vous cher Mons Sézanne et vous prie de vouloir bien faire tous efforts pour me donner un petit acompte sur v note, à ce sujet je vous adresse sous ce plis v compte comme vous me l'avez demandé, montan francs 4.015,40 après déduction de vos accompte 1442.50 dans les détails ci joins.

» J'ai une reconnaissance de deux mille soixante quatorze francs quatre vingt centi (2174.80) signés par vous à la date du 4 mars 1 C'est donc une reconnaissance de 1840f 90c. vous devez me faire pour votre compte de 401 qui m'est dû. Si vous préférez que le montant sur une même feuille, veuillez la faire dès auss la réception de votre reconnaissance. Je v renverrez celle que vous m'avez faits en 1878.

» Je vous serais très reconnaissans, cher M sieur, si vous pouvez me venir en aide dans momen critique.

» Dans l'espoir que vous voudrez bien accéder à ma demande veuillez en recevoir d'avance tous mes remerciements et me croire cher Monsieur votre très dévoué serviteur. »

La famille s'est mêlée de ses affaires, empêchant la rupture avec Hortense, à cause de l'enfant, et c'est Marie qui a mené le jeu avec vigueur. Devenue fort pieuse, elle trouve que son frère a causé assez de scandale dans sa vie comme cela. Qu'il épouse Hortense, qui vaut mieux, à tout prendre, que la servante Fanny, et elle fait son affaire d'obtenir le consentement de leur père, un peu ramolli, et plus guère redoutable à quatre-vingt-sept ans. Cézanne, encore tout démoralisé, se laissera convaincre. L'histoire de Fanny n'a servi qu'à lui valoir des ennuis et troubler son travail, la seule chose qui compte finalement, alors qu'Hortense n'a jamais été un obstacle de ce côté. A Gardanne, où Hortense est installée au cours Forbin, et où le jeune Paul va à l'école, il retrouve progressivement le calme indispensable. Il y loge même souvent, et passe des soirées au café avec un médecin de l'endroit. L'ancien Gardanne est bâti sur la dernière croupe d'une descente de collines, mais les constructions du cours empêchent de tout près une vue d'ensemble. Enfin Cézanne a trouvé l'endroit d'où se détachent parfaitement la masse des vieilles constructions et le clocher de l'église avec sa cloche dans une jolie cage de fer. Ne recherchant jamais le pittoresque, Cézanne n'a trouvé là que des prétextes à constructions. Hortense lui a encore servi de modèle. Et son fils vient de poser, mal vêtu d'une grosse veste, coiffé d'un chapeau melon.

Au début d'avril 1886 Cézanne a reçu *l'Œuvre* et l'a lu tout de suite. D'abord des pages évoquent leur jeunesse et il y a une allusion romantique à la gorge des Infernets qui « ouvrait son entaille béante, au milieu de ses écroulements de roches foudroyées » — souvenir de leurs baignades au barrage construit par son père — et aussi quelques mots sur « le Jas de Bouffan, d'une blancheur de mosquée, au centre de ses vastes terres, pareilles à des mares de sang ». Le héros, ce Claude Lantier, ce génie raté qui finit par se pendre, Cézanne s'y retrouve dans mille traits. Depuis une quinzaine d'années Zola ne le suivait plus, mais le méconnaître à ce point ! Leur amitié n'était pas une amitié d'artistes — ils avaient fini par s'en rendre compte, après les épanchements lyriques de la jeunesse. Et puis qu'importait tout cela maintenant ! Dans moins de quatre semaines il allait épouser Hortense et sa vie s'achèverait loin de Paris, de ce Paris, de ces peintres dont il était déjà tellement détaché. Il ne serait plus qu'un peintre sans succès qui vivrait retiré dans sa province, et il y avait de l'orgueil dans son renoncement. Aucune colère contre Zola, qui vivait dans le succès et le luxe et qu'au fond il savait sincère vis-à-vis de lui-même et incapable d'une intention méchante. Et, sans tarder, de Gardanne, Cézanne lui accuse dignement réception :

« Mon cher Emile,

» Je viens de recevoir *l'Œuvre* que tu as bien voulu m'adresser. Je remercie l'auteur des *Rougon-Macquart* de ce bon témoignage de souvenir, et je lui demande de me permettre de lui serrer la main en songeant aux anciennes années. Tout à toi sous l'impulsion des temps écoulés.

» Paul Cézanne. »

L'Œuvre a fait du bruit chez les Impressionnistes, dont le groupe achève de se défaire et qui va cesser ses expositions, où toujours l'un ou l'autre manque, sauf le fidèle Pissarro. Maintenant on voit surgir des jeunes. Il y a une nouvelle tendance, un nouveau style plus scientifique de l'Impressionnisme, poussant plus loin ses recherches : celui de Seurat. Et Pissarro, qui va appliquer pendant quelques années ces théories — mais moins rigoureusement — les défend contre Monet, Renoir et Degas (Pissarro écrit à Durand-Ruel qu'il recherche la synthèse moderne par des moyens basés sur la science, la théorie des couleurs découverte par Chevreul, d'après les expériences de Maxwell et les mensurations de N. O. Rood. On croit à la science en ce moment, et Zola lui-même...). *L'Œuvre* vient à un moment où les Impressionnistes se sont imposés, mais pas encore d'une manière éclatante. Claude Monet, s'il écrit cordialement à Zola, exprime son trouble et son inquiétude : il redoute que leurs ennemis se servent de ce livre pour les assommer, et qu'on prononce le nom de Manet ou du moins les leurs comme ceux de ratés (il ne cite même pas Cézanne, tout à fait inconnu et qui, lui, ne risque rien, pense-t-il). Et Guillemet, qui garde tout de même une admiration de peintre pour Daumier, Courbet et surtout Corot, Guillemet, peintre à succès et ami de Zola, fait ces réserves : « Quant à tous les amis dont vous meublez vos jeudis, croyez-vous qu'ils finissent aussi mal — je veux dire aussi courageusement ? Hélas ! non. Notre brave Paul s'engraisse au beau soleil du Midi et Solari gratte ses bons dieux, aucun ne pense à se pendre — fort heureusement. Pourvu, mon Dieu, que la petite bande, comme dit M^me^ Zola, n'aille pas vouloir se reconnaître dans vos héros si peu intéressants, car ils sont méchants par-dessus le marché. » Il faut dire que lui-même a servi de modèle, de modèle fort déformé, au peu sympathique personnage de Fagerolles.

Le 28 avril 1886 Cézanne épouse dans l'intimité Hortense Fiquet.

Le mariage religieux a lieu à l'église Saint-Jean-Baptiste. Ensuite Cézanne offre un déjeuner aux témoins, tandis que sa femme se rend chez ses beaux-parents au Jas de Bouffan, avec le jeune Paul, qui ne connaissait que le parc de la propriété pour y avoir été mené un jour en cachette par son père. Et la vie continuera à peu près comme auparavant, le ménage, après un séjour au Jas, retournant à Gardanne. A Gardanne Cézanne achète un âne et un charreton. Ainsi il peut transporter son attirail en dehors de la ville. Il va peindre dans la direction de la Sainte-Victoire, qui, de là, se présente un peu comme une falaise. Le tableau faussement intitulé *la Sainte-Victoire vue de Beaurecueil*, un des chefs-d'œuvre de sa période dite constructive, fut sans doute peint à quelques kilomètres de Gardanne. Ce paysage donne à la fois une impression de construction solide et de légèreté : l'aspect permanent paraît derrière le fugitif, et l'atmosphère y est. C'est fait d'une couleur cueillie précieusement au bout du pinceau, comme des touches délavées

d'aquarelle, et ces touches délicates sont irrégulières et si bien fondues que le coup de pinceau paraît à peu près invisible. Les couleurs sont si minces qu'elles ne paraissent pas superposées, et souvent mises avec tant de discrétion, de réflexion, de sensibilité et d'intelligence qu'elles font teintes. Un peu de toile transparaît.

M. Chocquet reste fidèle à l'homme et à sa peinture, mais Cézanne, en bon Méridional, ne s'est pas pressé de répondre à la dernière lettre. Aussi veut-il lui dire quelque chose de gentil à sa façon : « Donc je ne voudrais pas m'appesantir lourdement sur vous, mais enfin, puisque Delacroix a servi d'intermédiaire entre vous et moi, je me permettrai de dire ceci : que j'aurais désiré avoir cet équilibre intellectuel qui vous caractérise et vous permet d'atteindre sûrement le but proposé. Votre bonne lettre ajoutée à celle de Mme Chocquet témoigne d'un grand équilibre des facultés vivantes. Aussi, comme je suis frappé de cette nécessité, je cause là-dessus avec vous. Le hasard ne m'a pas doté d'une semblable assiette, c'est le seul regret que j'ai des choses de la terre. Quant au reste je n'ai pas à me plaindre. Toujours le ciel, les choses sans bornes de la nature m'attirent et me procurent l'occasion de regarder avec plaisir... Pour finir je vous dirai que je m'occupe toujours de peinture et qu'il y aurait des trésors à emporter de ce pays-ci, qui n'a pas trouvé encore un interprète à la hauteur des richesses qu'il déploie. » Confidences un peu lourdes d'un homme de quarante-sept ans, qui commence à vieillir, dont la santé n'est plus aussi bonne, qui, doutant de son équilibre et par là de son talent, avoue une sorte de faiblesse de caractère.

Louis-Auguste Cézanne meurt le 23 octobre, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Cézanne hérite de près de 400.000 francs, solidement placés en rentes, terres et bâtiments. Mais il s'est habitué à ne guère dépenser. On vivra mieux, voilà tout. Sa famille tient un peu sa femme à distance, ce qui ne lui déplaît pas, car le Jas de Bouffan restera ainsi un refuge, et il vivra entre deux ménages : le sien et celui de sa vieille mère — jalouse de son préféré. Hortense, une fille sans argent, épousée pour en finir avec une situation fausse, et surtout à cause de l'enfant, ne compte guère pour Marie Cézanne, et celle-ci n'admettrait pas qu'elle voulût compter. Marie, c'est maintenant l'homme de la famille et Paul fait grand cas de sa sœur, qui lui épargne beaucoup de petits ennuis, sait prendre des décisions, et paraît toujours de bon conseil.

Maintenant que Cézanne a des rentes, on peut beaucoup mieux admettre qu'il peigne, mais comme une fantaisie (si Marie ne comprend rien à sa peinture, elle ne s'en mêle pas), et sa solitude en art ne fera qu'augmenter. Pas question de rentrer à Paris pour l'instant, malgré le désir qu'en a Hortense, qui se sent isolée d'une autre manière, et ose exprimer son ennui de vivre dans le Midi. Cézanne s'y trouve très bien, surtout au Jas de Bouffan, où, en outre, il a un bon atelier au deuxième étage. Rien ne peut faire plus de plaisir à sa mère, et Marie, pour qui Paris représente dépenses inutiles, l'approuve de rester ici. Tout qu'elle souhaite, c'est que son frère mène une ex tence rangée et retourne à l'église.

Les paysages surtout préoccupent Cézanne, e les construit de plus en plus lentement, éprouv de grandes difficultés à essayer d'accorder la réa avec une sorte d'abstraction. Il cherche un éq libre et l'aspect durable des choses. Mais c'est b difficile à exprimer en peinture, et plus encore a des mots — d'ailleurs à qui en parler ? Voici di rents aspects du Jas de Bouffan. Là, il s contenté de pousser une manière de voir un c familier, qu'il peignait depuis des années. Mais site même du Jas est sans intérêt, et l'Estaque a donné le goût de paysages plus vastes. Son be frère Conil a acquis une propriété non loin de c eux. La maison est sur une colline, d'où l'on a sur la vallée de l'Arc jusqu'à la Sainte-Victo Depuis deux ou trois ans Cézanne va souv peindre à Montbriant. D'une éminence pro quelle vue admirable et variée ! Au sud, la cha de l'Etoile, pas bien haute, avec le Pilon du R sans importance mais phénomène rectiligne ; vers la gauche, la large vallée, doucement évas quelques maisons éparpillées, au loin les pet arches du viaduc du chemin de fer, et, magnifiq ment étalée dans le fond, la Sainte-Victoire, donne une impression de grandeur et de maje Et voici *la Sainte-Victoire au grand pin* : le tr fait une colonne courbe, et une grande bran s'étale comme un panache. Et toute une série Sainte-Victoire, vues d'un peu plus près ou d peu plus loin, à l'effet délicat et objectif, au car tère constructif très poussé, aux touches minces, diagonales, régulières, avec d'autres touches bleu longues et minces, cloisonnant les objets (d certains tableaux, beaucoup de toile reste déc verte). Travail énorme : il ne s'agit pas d'explo une série sur un même thème : à chaque toile t le problème se pose à nouveau, et Cézanne cher comme s'il peignait ce motif pour la première f

Quand Cézanne ne peut travailler dehors ni pa chever ses toiles il fait encore des natures mor peint des figures, des auto-portraits, son fils et s tout sa femme au Jas en ce moment (ils y ont un ou deux longs séjours). Mais c'est dur de po pour lui, car les séances sont de plus en p longues et il exige sous peine de colères immobilité quasi complète, alors que ses recherc ne semblent pas soucieuses de ressemblance. trois ou quatre dernières années il aura fait dizaine de portraits d'Hortense, de dimensi variées, de face plus souvent que de profil (s compter ceux abandonnés ou détruits). Elle paraît sans âge défini, très rarement avec expression sentimentale. Il la peint comme il pe une pomme, un objet de nature morte. Et ce femme sans personnalité, cette petite bourgeo maintenant, devient une figure assez abstra Quant à ses cheveux, qui sont d'un blond vénit il en tirera des effets rouges, bleus et bruns, vâtres, brun bleu, châtains, vert noir, bruns...

« LE MARDI GRAS »

En janvier 1888 Renoir, qui subit l'attirance du Sud, vient faire un séjour au Jas de Bouffan. Les deux hommes ne se sont plus revus depuis le séjour agité de La Roche-Guyon en 1885. Renoir, frappé par les paysages nouveaux de Cézanne, s'étonne qu'il ne tente plus rien du côté de Paris. Il a été fort bien reçu, et la vieille mère Cézanne lui a fait goûter de délectables soupes au fenouil.

Après le départ de Renoir, Cézanne se sent tellement isolé dans son art, qu'il éprouve un véritable besoin de remonter à Paris, de revoir de la peinture et des peintres, et aussi le désir de peindre les paysages colorés en eux-mêmes du Nord, dans une manière qui s'affirme lentement, mais avec difficulté. Et puis Hortense le presse pour revenir à Paris : elle s'ennuie beaucoup dans le Midi, où sa belle-famille, tout en la recevant, la tient à l'écart.

A Paris Cézanne loue un appartement dans l'île Saint-Louis. Il revoit les Pissarro, installés maintenon à Eragny. La dernière manière de Pissarro : ce pointillisme systématique, scientifique, qui vient du jeune Seurat, ne plaît guère à Cézanne, qui, lui, sacrifie la touche quand il le faut, la modifie un peu suivant ce qu'il tâche d'exprimer. Mais Pissarro déjà y renonce, car la lenteur de cette technique fige ses impressions, et le point, après être devenu une virgule, redevient un coup de pinceau plus spontanément appliqué. Monet et Sisley, eux, sont restés fidèles à l'Impressionnisme.

Hortense a retrouvé ses modestes amis les Guillaume, et Paul revoit le fils du cordonnier. Les deux garçons se sont costumés pour le mardi gras, et le peintre a l'idée d'en tirer un tableau. Dans l'atelier qu'il a loué au Val-de-Grâce il les fait poser : Louis Guillaume en Arlequin et Paul Cézanne en Pierrot, sur un fond de mur bleu violet, avec un rideau drapé à dessins verts, bleus et jaunes, et le plancher violet. Arlequin porte fièrement un damier bleu et rouge, tandis que son bicorne et ses souliers sont d'un bleu violet sombre, les chairs sont rougeâtres, les ombres bleues. (Les séances de pose sont si dures pour le jeune Guillaume qu'il s'évanouit au cours de l'une d'elles). Pierrot est habillé de blanc, mais d'un blanc bleuté à reflets violets. La toile a 1 mètre sur 81 centimètres. Cézanne évolue: il passe d'une manière constructive à une manière synthétique. M. Chocquet s'est montré enthousiaste, et il a acheté la toile. Son seul amateur particulier lui reste fidèle depuis près de quinze ans, et suit son évolution. Caillebotte a aussi acheté plusieurs de ses tableaux, mais c'est un peintre. Chez le père Tanguy, où Cézanne avait laissé quelques toiles, certains jeunes sont frappés : Émile Bernard, qui tout jeune paraît un maître, et un peintre hollandais, à Paris pour le moment, Vincent Van Gogh. Chez le père Tanguy, Cézanne rencontre Van Gogh, déjeunant là par hasard. Van Gogh lui montre quelques-unes de ses toiles. Devant ces empâtements, cet impressionnisme qui paraît grossier, ces paysages et ces portraits qui correspondent assez à ce personnage étranger, roux et hirsute, Cézanne ne peut se retenir : « Sincèrement, vous faites une peinture de fou. »

A la belle saison Cézanne va faire un séjour à Chantilly, dans un petit hôtel. Il peint dehors quelques vues, qu'il n'a pas achevées ou conservées, et recommence trois fois une allée (une petite toile et deux de 81×65 cm. et 75×63 cm.). Il ira peindre aussi sur les bords de la Marne. Le pont de Créteil, où tout « repose sur les contrastes et nuances du bleu. Toutes les couleurs reflétées dans l'eau comme une pure masse architecturale » (Venturi).

Quand Cézanne travaillera à nouveau en atelier, il recommencera l'arlequin du *Mardi gras* et fera une série de toiles de dimensions et de couleurs différentes. Dans l'une, le bicorne est devenu d'un jaune bleuâtre, dans l'autre, blanc à reflets bleuâtres, et les damiers rouge et bleu du costume sont devenus d'un rouge jaune et d'un bleu violet.

M. Chocquet a fait un héritage. Aussi a-t-il quitté son appartement de la rue de Rivoli pour un hôtel particulier rue Monsigny, où ses collections seront plus à l'aise. Pour cet hôtel, Cézanne exécute une commande — la première de sa vie — deux panneaux décoratifs, étroits et hauts : *la Barque et les baigneurs* et une *Vasque au paon*. Ces bons Chocquet lui montrent vraiment de l'amitié, l'admettant tel qu'il est, et le reçoivent chez eux, où il peut regarder à loisir les tableaux, esquisses et aquarelles de Delacroix, Delacroix qui demeure sa grande admiration. Les Chocquet reçoivent aussi Hortense. Quelle différence avec Gabrielle Zola, ancienne maîtresse épousée, qui l'a tenue à l'écart depuis son mariage à elle. Cézanne a perdu tout contact avec Zola, qui le considère plus que jamais comme un raté, et avec les amis de Zola. Pourtant, J.-K. Huysmans a parlé de Cézanne, d'une manière élogieuse et assez incompréhensive, dans une étude parue dans *la Cravache*, en août 1888, mais sans retentissement, car y a-t-il vingt personnes qui connaissent vraiment ses tableaux, et cinquante qui se souviennent de son nom à Paris ?

Cézanne fait un petit séjour au Jas de Bouffan. Renoir, qui traverse une crise de dépression, est venu l'y rejoindre. Il n'a pu retenir quelques plaisanteries caustiques sur les banquiers, plaisanteries que Cézanne n'a pas relevées, mais sa mère s'en est froissée : « Comment, Paul, dans la maison de ton père... », et il a réagi ensuite, ne se montrant plus guère aimable. Renoir loue la propriété de Maxime Conil à Montbriant, où il s'installe pour quelques mois avec son amie et leur fils. Cézanne est bientôt retourné à Paris, laissant Renoir déçu par son accueil, si différent de la gentillesse excessive au moment de sa maladie à l'Estaque en 1882, et pendant son séjour de l'an dernier au Jas.

Cézanne, s'il a renoncé à présenter ses toiles au jury du Salon depuis 1884, a un tableau exposé à l'Exposition universelle de 1889 : cette fois, c'est M. Chocquet qui l'a imposé. Il s'agit de *la Maison du pendu*, échangée avec le comte Doria contre une assez grande toile (73×102 cm.) postérieure de quelques années, un *Paysage de neige*, cette toile faussement intitulée *Neige fondante à Fontainebleau* fut en réalité exécutée d'après une photographie prise dans la propriété des Rouart à Melun : il s'en dégage, dans une lumière un peu blafarde, une poésie mystérieuse et exceptionnelle.

La Maison du pendu, réexposée après quinze ans, ne fit plus scandale: elle fut à peine remarquée.

En juillet, de Paris, Cézanne remercie poliment un critique, Roger Marx, d'avoir bien voulu s'occuper de lui. En novembre, toujours à Paris, il reçoit une lettre de Bruxelles qui lui cause une agréable surprise. Des peintres belges indépendants se sont groupés, et organisent des expositions sous le titre : « l'Association des Vingt », et ils invitent des peintres étrangers. L'animateur de la société, Octave Maus, vient de lui écrire pour l'inviter, et insiste, tout en sachant, dit-il, son dédain pour les expositions. Cézanne remercie et accepte aussitôt, mais il « repousse l'accusation de dédain », et s'en explique à sa façon : « Je vous dirai à ce sujet que les nombreuses études auxquelles je me suis livré ne m'ayant donné que des résultats négatifs, et redoutant des critiques trop justifiées, j'avais résolu de travailler dans le silence, jusqu'au jour où je me serais senti capable de défendre théoriquement le résultat de mes essais. Devant le plaisir de me sentir en si bonne compagnie, je n'hésite pas à modifier ma résolution... » La « bonne compagnie » étrangère, c'est Segantini, Sisley, et... Van Gogh. L'exposition s'ouvre le 18 janvier 1890 au Musée Moderne. Les toiles de Cézanne passent en général inaperçues. En revanche, celles de Van Gogh heurtent si fort un des exposants belges qu'il menace de retirer les siennes.

A Paris Cézanne n'a pas sa famille pour le défendre contre sa femme, qui a envie de vivre plus largement, et surtout de voyager, car rien ne la retient dans les intérieurs sommaires où elle traîne depuis toujours. Cézanne, dont les accès de colère cachent la timidité et la faiblesse, finit par céder. On fera donc un voyage en Suisse. Ce sera la première et la dernière fois que Cézanne sortira de France. On passera d'abord par le Jura, le pays natal d'Hortense. Son père est mort depuis peu, à quatre-vingt-trois ans, et elle doit régler quelques petites affaires à Lantennes, où M. Fiquet s'était retiré. Aux environs de Besançon Cézanne a pu peindre trois paysages, dont un sous-bois. Puis ils sont restés quelque temps à Neuchâtel, et dans cette paisible petite ville suisse, au bord d'un lac calme, il peint, mais avec si peu d'enthousiasme qu'il abandonnera à l'hôtel, en partant, ses toiles inachevées. Les Cézanne ont vu Berne. Ils ont été à Fribourg. Là, ayant assisté par hasard à une manifestation anticatholique, Cézanne, redevenu pratiquant sous l'influence de sa sœur Marie, est tellement agacé qu'il fait un coup de tête et disparaît. Mme Cézanne et son fils, un jeune homme de dix-huit ans maintenant, l'ont cherché partout. Rentrés inquiets à l'hôtel, leur inquiétude augmente pendant quatre jours, jusqu'au moment où ils reçoivent une lettre de lui, de Genève, où ils vont aussitôt le rejoindre. Cézanne a manifesté à cette occasion l'exaspération d'un voyage imposé, et aussi une irritabilité due à une santé qui se délabre : il commence à souffrir du diabète. Ils retrouvent Cézanne calmé, et un peu confus, et s'arrêtent encore à Lausanne et Vevey avant de rentrer.

Un coup dur : l'excellent M. Chocquet meurt. Cézanne perd en cet homme, aussi compréhensif qu'amical, un vrai soutien. Il est regretté aussi par Hortense Cézanne qui éprouvait pour lui un sentiment où il y avait de la vénération et de l'affection.

Laissant sa femme et son fils à Paris (ils avaient déménagé une fois de plus, et s'étaient installés sans luxe, comme toujours, avenue d'Orléans), Cézanne retourne au Jas de Bouffan. Là, sa mère et sa sœur Marie critiquent ouvertement Hortense : elle est trop dépensière, ne pourrait-elle pas vivre à Aix comme tout le monde ? Paul leur paraît trop généreux : il a divisé ses revenus en trois : une part pour son fils, une part pour sa femme, ne gardant qu'une part pour lui. Et, avec les deux parts, cette femme trouve encore qu'elle n'en a pas assez !

Paul Alexis est venu faire un séjour à Aix au début de 1891. Il a revu Cézanne, qui s'est montré extraordinairement amical et expansif — de cette expansion des renfermés. Cézanne a toujours éprouvé de la sympathie pour Alexis, et puisque celui-ci reste en rapports étroits avec Zola, et, au fond, Cézanne regrette Zola : s'ils ont cessé de se voir, il est toujours content d'avoir de ses nouvelles. A son tour, Alexis fait à Zola un portrait aussi exact que possible de Cézanne, après avoir dit qu'Aix lui paraît « morne, désolante et paralysante », et que Coste, qu'il fréquente un peu, n'est pas toujours drôle avec son archéologie de province. « Heureusement que Cézanne, depuis quelque temps retrouvé, met un peu d'haleine et de vie dans mes fréquentations. Lui, au moins, vibre, est expansif et vivant... Les journées il peint au Jas de Bouffan, où un ouvrier lui sert de modèle, et où j'irai un de ces jours voir ce qu'il fait. Enfin, pour compléter sa psychologie, il croit et pratique... » Cézanne s'en est expliqué avec une certaine naïveté : « C'est la peur. » Atteint du diabète, il se sent encore pour quatre jours sur la terre, puis après ? « Je crois que je survivrai et je ne veux pas risquer de rôtir *in æternum*. » Alexis, plus que les Zola, n'a de sympathie pour Hortense, et ils lui gardent le sobriquet qu'elle avait étant jeune : la Boule. Si Cézanne a échoué dans sa peinture — leur opinion là-dessus ne varie guère — c'est en partie à cause de cette médiocre compagne. Il est vrai que Cézanne, monté par sa mère et surtout par sa sœur, parle sévèrement de sa femme et se plaint de ses dépenses. Aussi vient-il de prendre une mesure radicale, exigeant, sous peine de lui couper les vivres, qu'elle vienne s'installer à Aix avec son fils. Ils arrivent à contre-cœur tous deux vers la mi-février, suivis du mobilier (coût du déménagement: 400 francs). Cézanne leur a trouvé un logement en ville ; lui continuera à vivre au Jas de Bouffan.

Coste a revu plusieurs fois Cézanne, à la suite du séjour d'Alexis. Il en parle dans une lettre à Zola. « Comment expliquer qu'un banquier rapace et dur puisse donner naissance à des êtres comme notre pauvre ami Cézanne que j'ai vu dernièrement. Il se porte bien et physiquement il ne périclite pas. Mais il est devenu timide et primitif plus jeune que jamais. Il habite le Jas de Bouffan avec sa mère, qui est du reste brouillée avec la Boule, laquelle n'est pas bien avec ses belles-sœurs, ni celles-ci entre elles. De sorte que Paul vit d'un côté, sa femme de l'autre. Et c'est une des choses les plus attendrissantes que je connais que de voir ce brave garçon conserver ses naïvetés d'enfant, oublier les mécomptes de la lutte s'acharner, résigné et souffrant, à la poursuite d'une œuvre qu'il ne peut pas enfanter. » Coste exagère un peu, car la situation familiale de Cézanne n'est pas aussi tendue. La vieille Mme Cézanne tient à garder son fils chez elle, ma

point n'est besoin d'une brouille avec sa belle-fille pour cela.

Cézanne continue à faire poser sa femme, et c'est un vrai supplice que ces longues séances où l'on ne peut bouger sous peine d'un éclat de colère. Déjà, quai d'Anjou à Paris, dans la perspective de ces portraits qui n'en sont pas, un changement s'est manifesté de manière très apparente. Une sorte de logique pousse Cézanne toujours plus loin. A force de regarder, il découvre que les lignes et l'équilibre ne sont pas tels qu'on les exprime : on les redresse automatiquement. Et dans un portrait d'Hortense assise près d'un rideau drapé à dessins verts, bleus, jaunes — tandis qu'à gauche on remarque une paire de pincettes — ce « déséquilibre par scrupule » (comme dira René Huyghe) apparaît d'une manière presque provocante. Pour en être arrivé là, on va accuser Cézanne de troubles de la vue...

Hortense ne peut aimer sa belle-sœur Marie, qui ne lui témoigne aucune affection et qu'elle redoute un peu. D'ailleurs Marie Cézanne ne s'entend plus avec sa mère. Quant au mari de Rose, sa conduite laisse beaucoup à désirer : il est coureur et joueur ; sa femme ne lui tient pas assez tête au gré de Marie, qui voit venir leur ruine... Cézanne, lui, continue à peindre. Il est bien installé au Jas, avec un atelier, et cela surtout importe. Maintenant il peut s'offrir le luxe de faire poser le jardinier et quelques journaliers, qui, devant M. Paul, un des propriétaires, doivent s'armer de patience. Cézanne n'a jamais pu faire poser plus de deux personnes à la fois, et encore s'agissait-il de son fils et du jeune Guillaume, pour le *Mardi gras*. Il va se rattraper dans plusieurs toiles montrant des joueurs de cartes, où il y aura jusqu'à cinq personnages. Voici trois paysans jouant aux cartes sur une table bleu rose toute simple, avec un petit tapis jaune, vert et rouge, et que regardent un homme debout fumant sa pipe et un jeune garçon assis. Le joueur et l'homme de droite sont en bleu, celui du milieu a une veste brun clair avec des ombres violettes, celui de gauche est en brun et l'enfant en bleu noir (toile de 133×181 cm.). Voici la même scène avec quatre personnages sur un fond vert clair à reflets roses et violets. La table est bleu ciel à reflets roses et les cartes font des touches rouges 65×81 cm.). Deux tableaux encore avec deux personnages, dont le plus grand (97×130 cm.) est le plus travaillé. Le joueur de droite est habillé de jaune avec des ombres bleues, celui de gauche — Alexandre, le jardinier — de bleu violet. Evidemment les personnages n'ont posé que pour la mise en place, et puis séparément, car ces tableaux, il y travaille des mois durant, recommençant, retouchant, et même détruisant une version encore plus grande. Et que de recherches et d'études préalables plus ou moins poussées ! Cézanne fera ensuite des tableaux de certains de ses personnages isolés, comme l'homme à la pipe que l'on verra de face et de profil. (Des toiles resteront inachevées, les scrupules du peintre l'empêchant de mettre une touche quand il n'en était pas certain.) Tout cela occupera le plus clair de son temps entre 1890 et 1892.

Malgré sa grande préoccupation des compositions avec figures, Cézanne n'a pas abandonné le paysage. Ces dernières années sa manière a encore évolué : après les paysages de la vallée de l'Arc avec la Sainte-Victoire au fond, où il avait cherché à exprimer à la fois l'aspect durable, la construction, la solidité, le permanent, et aussi l'atmosphère, il arrive à quelque chose de plus synthétique, et il y est un peu arrivé par l'intermédiaire des personnages — cela apparaît déjà dans le *Mardi gras*. Cézanne n'a pas cessé non plus de peindre des natures mortes. Il en complique l'ordonnance, adjoignant un rideau, un morceau de tapis, et il dispose de plus en plus minutieusement les objets qu'il va peindre : ustensiles et fruits les moins périssables, des oranges et surtout des pommes à la coloration variée. Il joue la difficulté. Dans *Pot au lait et fruits sur une table* on trouve encore une simplicité de disposition aussi apparente que dans ces pommes sur un coffre qui datent d'une dizaine d'années, et l'œuvre paraît à la fois plus négligée et plus fondue dans la couleur, plus rapidement faite et moins achevée : cette petite table toute simple avec son tiroir à bouton de bois, que nous connaissons bien (c'est celle des *Joueurs de cartes*), le pot à lait en faïence à fleurs dont la poignée semble d'abord maladroitement faite, ces pommes, ce citron, ces fruits sur la tablette ou sur une assiette claire, ce bouquet de violettes qui penche d'un récipient, le mur bleu clair et la plinthe bleu sombre qui fait une bande fuyante sur un sol bleuté, plus clair...

Avec sa dernière période, qui commence vers la cinquantaine et que l'on a nommée « synthétique », coïncident des aquarelles de plus en plus nombreuses, et qui valent par elles-mêmes, alors qu'elles ne furent d'abord pour Cézanne que des études préparatoires. Le procédé de l'aquarelle influence finalement sa peinture et rend sa touche plus légère, avec un pinceau fréquemment lavé dans la térébenthine. Aquarelles pour *les Joueurs de cartes*, avec des études séparées pour certains personnages, multiples aquarelles de la *Sainte-Victoire*... Elles donnent un sens extraordinaire et particulier à l'art de l'aquarelle. Parfois, elles sont postérieures au tableau sur le même sujet, et deviennent des études d'après ses propres œuvres.

Cézanne ne s'est pas cloîtré à Aix. Quand il se sent à bout de travail, il lui arrive d'aller faire de longs séjours à Paris et surtout aux environs. C'est plus par besoin de changer d'air, et pour peindre à nouveau dans une autre lumière et d'autres couleurs que de revoir d'anciens camarades et de parler peinture. Ses rapports restent lointains avec Monet, qui depuis deux ou trois ans commence à bien vivre de son art, et avec Renoir, à qui l'Etat a acheté un tableau en 1892. Cézanne va peindre dans des endroits tranquilles, au bord de la Seine, de la Marne ou de l'Oise ; dans l'Ile-de-France la lumière douce le repose et contraste avec celle du pays d'Aix. Mais son vrai domicile c'est le Midi, ce Midi dont sa femme cherche à s'éloigner, prétendant que le climat lui donne de l'emphysème. Ce n'est pas une installation, aussi sommaire à Aix qu'ailleurs, qui peut la retenir. Depuis plus de vingt ans Hortense vit comme cela, de logements pauvres en logements modestes, avec — ce qu'elle préfère — des séjours dans de petits hôtels. Cézanne n'a rien fait pour lui donner le goût d'un domicile fixe et plus confortable, alors qu'il le pourrait maintenant, mais il n'y songe même pas. On ne peut dire qu'il déteste sa femme ; ils sont aussi loin que possible l'un de l'autre. Qu'elle se mêle de toucher à des sujets de peinture,

il la rabroue. Il se plaint qu'elle dépense trop alors qu'il n'a jamais su la valeur de l'argent et s'en sert le moins possible. Hortense, qui voudrait vivre, c'est-à-dire bouger davantage, se sent trop tenue et proteste. Parfois il éclate entre eux de violentes disputes, mais après Cézanne, un peu honteux, montre une gentillesse de désarmé. Son diabète le vieillit, accentue son caractère, le rend plus irascible, timide et craintif même ; bref : de plus en plus difficile à vivre.

Récemment Cézanne a peint au Jas *la Femme à la cafetière,* une grosse femme du peuple, en blouse bleue, assise près d'une table recouverte d'un tapis rouge, avec une tasse et une cafetière presque cylindrique. Il n'a pas abandonné les autoportraits, que ne sont jamais de grandes toiles, et où il figure chauve ou coiffé d'un large chapeau mou. Et il continue ses natures mortes... Par intermittence Cézanne revient à ses baigneurs, et les toiles seront de plus en plus importantes. Tentations et tentatives d'une sorte de liberté et de libération. Incapable de voler de sa propre imagination, cela représente inconsciemment pour lui poésie et le désir. A défaut de modèles vivants, se sert de vieux croquis de l'atelier Suisse et d' petit mannequin articulé en bois, car où trouv des hommes qui accepteraient de poser nus pleine nature ? Et c'est presque en cachette qu a pris quelques vagues croquis de soldats qui baignaient dans l'Arc... Ce baigneur date déjà plusieurs années. Ce grand baigneur, les mains au hanches abaissant le caleçon : la toile dégage u impression de bleu doux, une impression presq pâle, sur un fond élémentaire, avec une falai éloignée, où l'on discerne un peu de vert et d'oc rosé. Voici maintenant une toile (61×81 cm.), l'on ne compte pas moins de dix hommes, do un seul porte un caleçon ; les corps ne sont p cernés exactement d'un trait, mais certaines parti de petits traits d'un pinceau qui paraît mou ; l visages n'importent guère. Que diront de c œuvres, dont la couleur fait le miracle, l amateurs de dessin anatomique ?

EXPOSITION CHEZ VOLLARD

Les Cézanne occupent maintenant un petit appartement rue des Lions-Saint-Paul, dans le quartier de la Bastille. Mais Cézanne, qui veut peindre des paysages, est le plus souvent aux environs de Paris. (Il a peint peu de paysages à Paris : des toiles faites à Bercy, La Glacière, Plaisance et Montmartre, il n'en reste qu'une demi-douzaine, presque toutes d'avant la quarantaine.) D'Alfort, fin mars 1894, il envoie un remerciement bref et digne à Gustave Geffroy, critique d'art de moins de quarante ans, qui vient de lui consacrer, dans *le Journal,* une étude élogieuse, au vu de quelques tableaux seulement, et avec des renseignements cueillis dans le groupe de Monet.

Alors que plusieurs d'entre eux se sont vraiment imposés (Monet, Renoir, Degas, et maintenant Pissarro, qui, à sa grande exposition chez Durand-Ruel en 1892, a pu vendre ses toiles entre 1.500 et 6.000 francs), un nouveau scandale va réunir les anciens compagnons de lutte. Caillebotte est mort en février 1894 — il n'avait que quarante-cinq ans — léguant à l'Etat l'essentiel de sa collection de tableaux : trois Manet, seize Monet, neuf Sisley, dix-huit Pissarro, huit Renoir, deux Cézanne, sept petits pastels de Degas, deux Millet et une grande toile qu'il considérait sans doute comme son chef-d'œuvre : *les Racleurs de parquet,* des ouvriers au torse nu dans un salon vide aux boiseries du XVIII[e] siècle (si le sujet avait pu paraître osé, l'exécution en était assez académique). Pour que les toiles ne finissent pas dans un grenier ni dans un musée de province, la condition du legs était qu'elles aillent au musée du Luxembourg, et, après la mort des peintres, au Louvre. La vieille école se réveilla pour protester, et le célèbre Gérôme donna tout net son avis : « ... pour que l'Etat ait accepté de pareilles ordures, il faut une bien grande flétrissure morale... » Refusant un Manet, huit Monet, trois Sisley, onze Pissarro, l'Etat accepta finalement une quarantaine de tableaux estimés ensemble à 141.000 francs. Les Cézann estimés moins cher que la plupart des autr œuvres, y figurent pour 1.500 francs. Enfin Cézann aura deux œuvres au Luxembourg.

Peu après la mort de Caillebotte, les œuvres d Impressionnistes subissent encore deux épreuv contradictoires. Duret a dû disperser aux enchèr des tableaux qu'il collectionnait depuis des année Beaucoup atteignent des prix très convenable dont un Monet, acquis pour une somme dérisoire la vente après décès de Daubigny en 1878. Et, tena compte du fait que le peintre était alors à peu pr inconnu, trois Cézanne se vendent assez bie Quelques semaines plus tard, le brave Tanguy éta mort misérablement d'un cancer à l'estomac, u écrivain et journaliste, Octave Mirbeau, q s'intéresse vivement à la peinture, organise la ven des tableaux restants au profit de la veuve et d enfants. C'est un désastre dans l'ensemble. S Cézanne font 215, 175, 170, 102, 95 et mêm 45 francs ! Un Seurat (Seurat mort en 1891) 50 francs et un Van Gogh (Van Gogh suicidé e 1890) : 30 francs ! Seul un tableau de Mon atteint 3.000 francs.

Cette année Cézanne continue surtout à peind aux environs de Paris. Mais ses toiles ne doive guère le satisfaire, car il n'en subsistera pas beau coup. En septembre, à Melun, il a pris chez u petit marchand « quatre toiles à peindre dont tro de 20 et une de 25, payées 2 fr. 50 pour l premières et 2 fr. 80 pour la quatrième. Rent à Paris, il s'aperçoit qu'il a déboursé 11 fr. 50 a lieu de 10 fr. 30, et écrit aussitôt au marchand pou lui signaler l'erreur, ajoutant : « Je pense qu vous voudrez bien m'en tenir compte à mon pro chain voyage à Melun. » Et, pour ne pas l'oublie il conserve le brouillon de sa lettre. Cet homm de cinquante-cinq ans a parfois des avarices digne de son père.

A l'automne, sur le conseil de Monet, il v peindre à Giverny. Mais, voulant garder sa libert il loge dans un petit hôtel de la localité. Mone

invitant le 23 novembre Gustave Geffroy, écrit : « J'espère que Cézanne sera encore ici et qu'il sera des nôtres, mais il est si singulier, si craintif de voir de nouveaux visages que j'ai peur qu'il ne nous fasse défaut, malgré tout le désir qu'il a de vous connaître. Quel malheur que cet homme n'ait pas plus d'appui dans son existence ! C'est un véritable artiste et qui en est arrivé à douter de lui par trop. Il a besoin d'être remonté : aussi a-t-il été bien sensible à votre article. » Monet, lui, on pouvait déjà le juger : en plein succès à cinquante-quatre ans, entraîné dans son propre système.

Cézanne accepte de passer la journée chez les Monet, avec Geffroy, Rodin, Mirbeau et Clemenceau. Clemenceau, déjà puissant comme homme politique, et Mirbeau sont brillants, pleins d'esprit, avec de fortes reparties. Tout le monde a été gentil pour Cézanne, très touché parce que Rodin lui a serré la main : « Il n'est pas fier, M. Rodin. » Le sculpteur est en réalité un peu plus jeune que le peintre, mais il est décoré. Cézanne a beau rire bruyamment des mots de Clemenceau, se montrer aussi sociable qu'il peut, il ne se sent pas à son aise avec ces gens qui fréquentent le monde. Et qu'on le complimente sur sa peinture, il se méfie et se demande brusquement si on ne se moque pas de lui. Et son catholicisme un peu étroit est loin de l'esprit anticlérical qui règne dans ce milieu. Quelques jours plus tard Cézanne quitte Giverny, sans même prévenir Monet, abandonnant à l'hôtel plusieurs toiles inachevées, que Monet finit par emballer et réexpédier à Paris.

Devant le peu d'enthousiasme des siens à poser, Cézanne s'est rabattu sur des modèles professionnels, qui ont l'avantage de rester immobiles autant qu'on veut. Il a même essayé de faire un nu féminin, un nu debout, mais, peu attiré par la beauté réaliste de ce corps, cela le gêne de peindre une femme posant ainsi nue devant lui, il ne continuera pas ce genre de peinture. En revanche ce joli petit Italien aux cheveux longs, il va le peindre plusieurs fois, dans des poses différentes, assis, accoudé, debout, et même avec un chapeau. Quels effets ne va-t-il pas tirer de son gilet rouge ! Geffroy, qui a vu un de ces tableaux, n'hésite pas à écrire « qu'il peut soutenir la comparaison avec les plus belles figures de la peinture ».

De se sentir compris, admiré par Gustave Geffroy touche et flatte Cézanne. Ce M. Geffroy écrit dans les journaux, c'est quelqu'un. Et il amorce une manœuvre avec prudence. Le 4 avril il lui écrit que maintenant que les journées grandissent et que la température est devenue plus clémente, il a l'intention de monter le voir à Belleville et de lui soumettre un projet qu'il a tantôt caressé, tantôt abandonné et qu'il reprend parfois. Il signe « Paul Cézanne, peintre par inclination ». Ce projet, c'est celui de faire le portrait de Geffroy. Ce portrait, on l'accepterait sans doute au Salon à cause de la personnalité du modèle, et il pourrait même peut-être valoir une médaille à son auteur. Geffroy, enchanté, accepte, et Cézanne viendra presque tous les matins pendant deux ou trois mois travailler sur place à cette grande toile (116×89 cm.). Toujours bien accueilli par la mère et la sœur de Geffroy, il reste souvent à déjeuner là-bas. Il a offert au critique une nature morte récemment peinte.

Geffroy pose, assis à sa table de travail, dans son bureau, avec comme fond des rayons de livres et un morceau de la cheminée. Cézanne apporte une rose en papier à mettre dans le vase, car rien ne doit bouger, et il marque le pied des meubles d'un trait de craie. Il accumule toutes les difficultés. Une statuette blanche, des livres ouverts et des papiers blancs et bleu ciel sur la table, qu'il peint en violet avec des touches rouges et orangées. Quant à Geffroy, en douillette bleu sombre, dans un fauteuil pourpre, il se détache sur le fond clair des rangées de livres, traités avec du blanc, du jaune et du bleu ciel. En perspective, la vision est aussi directe que possible, et par là paraît neuve et hardie, et même de guingois... Après des séances et des séances Cézanne se trouve devant une sorte d'impuissance à réaliser ce qu'il veut. Il a l'impression d'une œuvre ratée. Et, n'osant venir lui-même, il envoie quelqu'un rechercher tout son matériel. Mais Geffroy insiste pour qu'il continue cette toile si lentement avancée, où le visage ne paraît qu'ébauché : « Ce sera pour la fin », affirme Cézanne parce que le visage et la ressemblance l'intéressent moins que le reste, considéré comme une nature morte. Cézanne revient encore pendant une huitaine de jours, et puis déclare qu'il doit partir pour Aix ; ne trouvant rien d'autre pour justifier sa dérobade (un an après il devait faire reprendre son attirail de peintre, abandonnant là le tableau inachevé).

Cézanne s'est parfois débondé devant Geffroy, et a montré son orgueil véritable : « Avec une pomme je veux étonner Paris. » Lui, le chercheur, ne prisait guère les découvertes et les systématisations en peinture (sans doute pensait-il à l'Impressionnisme scientifique des Seurat et des Signac) : « J'aime le baron Gros. Comment voulez-vous que je prenne ces blagues au sérieux. » En revanche Cézanne trouve que Geffroy parle trop, ce qui le gêne dans son travail, mais il n'ose le dire comme à Hortense. Et il a senti une divergence politique : Geffroy, grand admirateur de Clemenceau, est anticlérical. Cézanne ne peut se rallier à Clemenceau, et il s'en explique ingénument : « C'est que je suis trop faible ! Et que Clemenceau ne pourrait pas me protéger ! Il n'y a que l'Eglise qui puisse me protéger ! »

Cézanne n'a pas encore renoncé définitivement au portrait de Geffroy — du moins l'écrit-il à Monet le 6 juillet. « J'ai dû quitter Paris, le terme auquel mon voyage à Aix était fixé étant arrivé. » A la vérité, cette lettre, il ne l'envoie à Monet que pour excuser un départ précipité, sans l'avoir revu, et pour qu'il l'excuse indirectement auprès de Geffroy. « J'ai dû abandonner momentanément l'étude que j'avais entreprise chez Geffroy, qui s'est mis si libéralement à ma disposition, et je suis un peu confus du mince résultat que j'ai obtenu, et surtout après tant de séances et des emballements et des découragements successifs. Me voilà donc retombé dans le Midi, dont je n'aurais peut-être jamais dû m'éloigner, pour m'élancer à la poursuite chimérique de l'art. Pour terminer, je vous dirai combien j'ai été heureux de l'appui moral que j'ai rencontré auprès de vous, et qui me sert de stimulant pour la peinture. A mon retour donc à Paris, où je dois me rendre pour continuer ma tâche, car je l'ai promis à Geffroy. »

A Paris Cézanne a retrouvé l'année précédente le peintre Oller. Oller, retourné dans son pays, avait peint de nombreux portraits à Porto-Rico,

puis était revenu en Espagne, et de là à Paris, où il traîne une existence assez misérable. Cézanne, heureux de revoir Oller après tant d'années, lui a fait quelques bonnes manières, hébergeant de ses toiles dans son atelier de la rue Bonaparte, soldant son compte chez le père Tanguy et lui avançant même de l'argent... Oller est parvenu à se faire inviter à l'accompagner à Aix, et ils prennent rendez-vous à la gare devant les wagons de troisième classe. Pas de Cézanne sur le quai ! Oller se décide à partir par le train suivant. De Lyon il télégraphie à Paris, et Paul Cézanne fils lui répond que son père se trouve déjà au Jas. En effet Cézanne est parti en première classe sans se soucier de son camarade. Oller arrive quand même à Aix et prévient aussitôt Cézanne, qui répond : « Si c'est comme ça, viens tout de suite, je t'attends. » Subitement Cézanne est content d'avoir un camarade pour peindre, car, longtemps absent d'Aix, il a senti la solitude au Jas de Bouffan, où ne demeure plus que sa mère devenue infirme. Marie Cézanne ne s'entendant pas bien avec elle s'est installée en ville. Les deux peintres se voient souvent. Mais Oller se prend par trop au sérieux. Il lui fait sentir qu'il est son aîné, et surtout qu'en Espagne il a eu l'honneur de peindre un portrait équestre d'Alphonse XII. Ce raté joue au maître et donne des conseils à Cézanne, qui en a bientôt plein le dos. Comme Oller, avec son genre hidalgo, lui en impose un peu, il rompt par lettre (5 juillet 1895) : « Monsieur, le ton d'autorité que vous prenez à mon égard depuis quelque temps et la façon un peu trop cavalière dont vous vous êtes permis d'en user envers moi au moment de votre départ ne sont pas faits pour me plaire. Je suis résolu à ne plus vous recevoir dans la maison de mon père. Les leçons que vous vous permettez de me donner auront ainsi porté tous leurs fruits. Adieu donc. »

Cette histoire où Cézanne se débarrasse à sa manière d'un pique-assiette, déformée, amplifiée par Oller, va le faire prendre pour plus impossible qu'il n'est, pour une espèce de fou. De plus Oller a répété aux intéressés les opinions excessives que Cézanne exprime parfois : « Pissarro est une vieille bête, Monet, un finaud... Ils n'ont rien dans le ventre... Il n'y a que moi qui aie du tempérament... Il n'y a que moi qui sache faire un rouge, etc. »

Cette petite histoire, qui a des répercussions, est presque aussitôt oubliée par Cézanne, tout à sa peinture. Ces dernières années il n'a, proportionnellement, pas beaucoup fait de paysages. La nature, il n'ose sans doute la voir comme il voit un portrait ou une nature morte, comme ce *Jeune Homme à la tête de mort* (le fils de la ménagère qui a posé pour *la Femme à la cafetière*), assis sur une chaise et accoudé à une petite table Louis XIV où la tête de mort repose sur des livres et des papiers, devant une draperie... C'est de la peinture, rien que de la peinture avec un élément littéraire. Cézanne, affaibli par le diabète, travaille sans cesse pour arriver à réaliser, et il va toujours plus loin : chaque toile, par manque de la solide instruction picturale qui lui aurait donné une sûreté à laquelle il aspire, est une expérience recommencée. De là une fébrilité, des hésitations, le besoin de dire parfois qu'il est un grand peintre, parce qu'il en doute, le sent obscurément et voudrait s'en convaincre.

Dans quelques natures mortes, Cézanne va faire figurer deux moulages en plâtre : un tout petit écorché, d'après une œuvre faussement attribué à Michel-Ange, dont il étudiera l'anatomie torturé dans un grand nombre de dessins. Et un gracieux petit Amour joufflu, d'après Puget, un bambino sans ailes, sans bras : le voici de face, exprimé en bleu clair, au milieu d'une table, entouré de deux groupes de fruits et du grand coquillage qui figura autrefois dans une nature morte offerte à Zola ; et de trois quarts, avec des fruits sur une assiette et un oignon germé — dans le fond, on aperçoit un morceau de l'écorché.

A Aix Cézanne revoit volontiers ceux de ses anciens camarades qui n'ont pas réussi : Solari fixé là maintenant, et Emperaire, le difforme Emperaire, âgé de cinquante-six ans et que la misère a poursuivi toute sa vie. Ils décident de faire ensemble, accompagnés du fils de Solari, une excursion de toute la journée vers la Sainte-Victoire. Ils ont déjeuné à Saint-Marc, sous un figuier, et sont revenus par le Tholonet, où Cézanne les a invités à dîner au petit restaurant. On a bien mangé, bien bu, et on s'en est retourné gaîment ; mais Emperaire, un peu gris, a fait une chute et s'est sérieusement contusionné.

Cézanne et les Solari ont décidé de refaire une excursion, mais sans Emperaire, cette fois, car il s'agit de s'attaquer à la Sainte-Victoire. Pour cela ils vont la veille coucher à Vauvenargues chez des paysans, dans une chambre où pendent des jambons. Tôt le matin ils partent. L'ascension est assez dure et nécessite trois heures de marche. Le jeune Solari fait remarquer au bord du sentier des plantes vertes qui paraissent bleues, et Cézanne s'exclame : « Le brigand ! il découvre d'un seul coup d'œil, à vingt ans, ce que j'ai mis trente ans à voir. »

Pendant que Cézanne vit et peint à Aix, un jeune marchand de tableaux, Ambroise Vollard, à l'instigation de Pissarro, de Monet et de Renoir décide de faire une exposition Cézanne, une première exposition d'ensemble. Un curieux personnage, ce Vollard, créole de la Réunion venu étudier à Paris, et qui, saisi par le goût de la peinture a commencé sa collection, dit-il, en échangeant une bouteille de rhum contre un dessin de Forain. Le côté pittoresque des artistes lui procure des anecdotes qu'il amplifie, arrange à sa manière. Et Cézanne doit être un fameux type, d'après ce qu'on en raconte. Par humour il ne déplait pas à Vollard de scandaliser. Finaud, d'ailleurs, il écoute les conseils des peintres arrivés. Avec Cézanne il aura un artiste de la nouvelle école à peu près inconnu et sans marchand. Il se souvient vaguement de quelques-unes de ses toiles vues chez le père Tanguy. Les adresses parisienne et aixoise de Cézanne sont connues de Pissarro et des autres mais, ayant l'occasion de forger là une petite histoire divertissante, il aurait dû faire, prétend-il, toute une expédition pour retrouver la trace du peintre. Cézanne répond à la lettre de Vollard par une acceptation et l'envoi d'un tas de toiles négligemment roulées. Ces toiles, jointes à celles se trouvant dans l'atelier de la rue Bonaparte forment un ensemble trop important pour le petit magasin de la rue Laffitte. Ce qui ne peut être accroché faute de place est aligné contre les murs et le marchand joue de cette fantaisie.

L'exposition s'ouvre en novembre. Mme Cézanne

et son fils sont à Paris. Lui ne se dérange pas d'Aix. Des œuvres d'époques, d'esprit et de techniques très diverses, allant de 1868 à 1894, figurent à cette exposition : la *Léda au cygne, la Lutte,* des portraits de l'artiste, de Mme Cézanne, des paysages d'Auvers, de l'Estaque, de Chantilly, de la forêt de Fontainebleau, du Jas de Bouffan, de Gardanne, des baigneurs, des natures mortes, des fleurs ; bref, une cinquantaine de toiles. Cette exposition, discutée par les artistes et les critiques, méconnue du grand public et qui fait rire les passants, vaut à Cézanne quelques rares amateurs : le comte Isaac de Camondo et M. Auguste Pellerin (qui devait rassembler une collection unique d'œuvres de Cézanne). Gustave Geffroy est naturellement parmi les défenseurs : « Cette expérience faite, et il était grand temps qu'elle se fît, tout l'obscur et tout le légendaire de la biographie de Cézanne se dissiperont, et il restera une œuvre sévère, et pourtant charmante, savante et néanmoins ingénue... C'est un grand, véridique, ardent et ingénu, âpre et nuancé. Il ira au Louvre... » Tandis que M. Denoiville dans *le Journal des artistes,* parlera sous le titre : « Un comble », de la « cauchemardante vision de ces atrocités à l'huile, dépassant aujourd'hui la mesure de fumisterie légalement autorisée ». Dans *la Revue Blanche,* Thadée Natanson dit que Cézanne prend « dans l'École française la place du maître nouveau de la nature morte ». Arsène Alexandre, dans *le Figaro,* venge Cézanne de Zola en signant son article Claude Lentier et s'en prend à *l'Œuvre,* selon lui à l'origine de la légende ; il montre que le peintre a déjà exercé une influence sur des contemporains connus, comme Pissarro. Thiebault-Sisson, le critique du *Temps,* qui fréquente chez Zola, exprime assez l'opinion de Médan : « Impuissant à se juger, incapable de tirer d'une conception pourtant neuve tout le profit qu'en ont tiré de plus adroits, trop incomplet, en un mot, pour réaliser ce qu'il avait le premier entrevu et donner dans des morceaux définitifs toute sa mesure. » Le différend Cézanne-Zola continue en dehors d'eux.

Pendant ce temps à Aix, Cézanne à la fois jeune et vieux, jeune par sa peinture, vieux par les cinquante-sept ans qu'il va atteindre à l'état-civil et qu'il dépasse largement par son aspect et une santé qu'il néglige, Cézanne continue à peindre...

LA SAINTE-VICTOIRE

Cézanne prolonge son séjour à Aix. Sa mère, impotente, âgée de quatre-vingt-deux ans, le retient un peu. Et puis il se trouve mieux pour peindre dans le Midi. Un des modèles des *Joueurs de cartes* a encore posé : en buveur, puis en fumeur de pipe, coiffé d'un feutre, accoudé à une table où sont trois pommes et une bouteille. Mais ces toiles ne sont que prétextes à études, prolongeant un thème pour lui périmé. Des natures mortes, il en fait toujours, poussant dans certaines le renflement des étoffes et préoccupé par le cylindre d'un verre, d'une bouteille. En voici une, assez compliquée, sur un fond uni donnant une sourde impression gris bleu, où il utilise des oignons roses un peu germés — dont la couleur ne changera pas pendant son long travail, sauf peut-être le vert des germes qui paraît artificiel. Quant à la simple table Louis XIV, elle est si rigoureusement vue que la tablette semble présenter une perspective en désaccord avec son support.

Les excursions qu'il a faites à l'automne dernier donnent à Cézanne l'envie de peindre la Sainte-Victoire et les environs. Aussi loue-t-il un cabanon près des carrières de Bibémus, ces carrières aux roches orangées fraîchement exploitées et d'un curieux aspect préhistorique dans des hectares et des hectares abandonnés depuis longtemps. Il pourra remiser son attirail de peintre dans le cabanon et y loger au besoin. Mais il préfère rentrer le soir au Jas : une heure à pied. Parfois il se fait conduire et ramener avec sa mère, qu'il porte alors lui-même jusqu'à la victoria de louage. Il mange assez souvent au petit restaurant du Tholonet où la cuisine est bonne, comme à peu près partout dans le pays ; Cézanne, capable d'apprécier un plat, n'en est pas moins d'une extrême frugalité...

Coste, resté en bons rapports avec Zola, c'est pour Cézanne des occasions d'avoir autrement que par les journaux des nouvelles de l'ancien ami qu'il n'a plus revu depuis dix ans. Coste écrit à Zola (avril 1896) qu'il voit assez souvent Cézanne et Solari : « Cézanne est très déprimé et en proie souvent à de sombres pensées. Il a pourtant quelques satisfactions d'amour-propre et ses œuvres ont dans les ventes un succès auquel il n'est pas accoutumé. » Cézanne s'est plaint de sa femme, et Coste, comme Alexis et Zola, tend à charger Hortense qu'ils n'aiment guère et n'ont guère fréquentée, sauf au début de sa liaison quand elle avait un peu plus de vingt ans.

Cézanne a retrouvé un camarade de classe, Henri Gasquet, boulanger retraité, qui vit en rentier à Aix ou, non loin, dans sa propriété d'Eguilles, une belle vieille demeure dans un jardin en contre-bas du village. Toujours soigné de sa personne et cravaté de blanc, Henri Gasquet l'entraîne parfois au café, et c'est là que Cézanne fait la connaissance de son fils, un jeune poète. Joachim Gasquet, garçon superbe aux yeux bleus et à la barbe et à la chevelure d'un blond vénitien, a épousé la reine du félibrige, Marie Girard, admirablement belle et fille d'un poète célèbre de Saint-Remy-de-Provence. Joachim Gasquet est présenté à Cézanne à la terrase du « café Oriental » sur le cours Mirabeau, un dimanche après-midi à l'heure de l'apéritif. Avec ses yeux dominateurs, les paupières rougies par une légère conjonctivite, son crâne dénudé, ses cheveux blancs, sa barbiche, ses moustaches épaisses, rasé soigneusement, le teint coloré, vêtu d'une jaquette propre, la cravate noire correctement nouée, le peintre, qui sait se faire beau à l'occasion, donne un peu l'impression d'un officier à la retraite. Gasquet, ayant vu par hasard deux paysages de Cézanne, lui exprime son admiration. Cézanne rougit d'abord, bagaie, puis, se redressant, jeta un regard terrible : « Ne vous fichez pas de moi, mon petit, hein ! » et il ébranla

le guéridon d'un coup de poing qui fait tinter les verres. Puis ses yeux se remplissent de larmes : « Vous êtes jeune. Vous ne savez pas, vous. Écoutez un peu, je suis un malheureux. Il ne faut pas m'en vouloir. Comment puis-je croire que vous coupez dans ma peinture pour deux toiles que vous avez aperçues, alors que tous ces... qui pondent de la copie sur moi n'y ont jamais vu goutte. Ah ! ils m'ont fait un mal, ceux-là. C'est *Sainte-Victoire* surtout qui vous a tapé dans l'œil. Voyez-vous ça ? Elle vous plaît cette toile. Demain elle sera chez vous. Et je la signerai. »

Cézanne s'emballe sur les Gasquet. Il fait des confidences au poète, se débondant, expansif, affectueux même et l'accueil de la belle Marie Gasquet l'enchante encore davantage. Chez eux le vieil homme a l'impression de trouver un foyer où il se sent à l'aise, et où il est compris. Cela rompt sa solitude artistique, lui redonne du courage, un certain enthousiasme. Mais son caractère demeure instable, sa santé ne s'améliorant pas, car il travaille avec excès, et pour se soigner se contente de quelques médicaments. Tout à coup il cesse sans raison apparente de voir les Gasquet, ne reçoit pas le poète venu inquiet au Jas, et, le 15 avril, lui envoie un court billet annonçant son départ pour Paris le lendemain. Il n'est pas parti, et croisant quelques jours plus tard le jeune ménage en bas du Cours, celui-ci ne sait trop quelle attitude prendre. Cézanne les suppose très fâchés et, désolé, écrit longuement à Gasquet. Bien entendu Gasquet lui a montré tout de suite qu'il n'y avait aucune raison de colère chez eux, et Cézanne offre à Marie Gasquet une toile de baigneurs.

Zola est allé voir le Salon et il donne ses impressions dans *le Figaro*. Autrefois une toile de Manet, de Monet ou de Pissarro « faisait un trou de lumière parmi les autres toiles, cuisinées avec les tons recuits de l'École » ; maintenant c'est la note claire qui est la dominante. Le Salon de 1866 « était trop noir, mais celui-ci est trop blanc ». Mais ce qu'on a refusé autrefois a fructifié de « manière monstrueuse ». Le mouvement a tourné au procédé. Aucun grand peintre nouveau ne s'est révélé, ni un Ingres, ni un Delacroix, ni un Courbet, et Zola répète que les Impressionnistes n'ont pas révélé le grand peintre qu'il attendait. Il n'a pu se retenir de parler de Cézanne : « J'avais grandi presque dans le même berceau que mon ami, mon frère Paul Cézanne, dont on s'avise seulement aujourd'hui des parties géniales de ce grand peintre avorté. »

Cézanne vient de connaître une déception profonde. Zola a passé quelques jours à Aix, chez Numa Coste, sans venir le voir. Cézanne, tout remué, l'a d'abord attendu, puis, n'y tenant plus, il allait faire les premiers pas quand un camarade maladroit lui a rapporté que Zola ne voulait pas le revoir. Coste, de son côté, n'a rien tenté pour les rapprocher, alors que Zola, un peu gêné, prisonnier de son roman, et qui s'obstine de bonne foi à croire à l'échec de la peinture de Cézanne, n'ose avouer, derrière son attitude, un secret désir de retrouver l'homme, craignant peut-être un geste de colère (Que n'ont pas raconté Coste et Alexis sur son caractère difficile et son entêtement !). Pendant le reste du séjour de Zola, Cézanne s'est terré et il a passé de mauvaises journées, attendant toujours, malgré lui. Et Zola eut beau remercier Coste de ce court voyage comme un son charmant où revit un peu de sa jeunesse, et « je vous revois, mon vieil ami, vous qui avez de cette jeunesse », sa vraie jeunesse, c'ét Cézanne.

Aux environs du Tholonet, et proche de carrière de Bibémus, Cézanne va peindre ce toile connue sous le titre de *Grand Pin*, q offrira à Gasquet, et une vue de cette étra bâtisse nommée *le Château noir*. Il peint main nant la Sainte-Victoire de plus près : elle devi le motif essentiel de certains paysages. Voici montagne violette avec les ombres bleues, et ciel est bleu et blanc — mais le blanc, c'est de toile restée découverte ; voici la montagne bl clair, violet et rouge, sous un ciel blanc bleuât

Mme Paul Cézanne et son fils, revenus à A sont installés rue de la Monnaie. Ambroise Volla arrive pour faire la connaissance du peintre emporter des toiles. Il est fort bien reçu par Cézanne d'excellente humeur, et que réjouit tournure d'esprit. Vollard dîne avec eux. Malg ses précautions, sachant la réputation d'irasci lité de l'artiste, il commet un impair en disant q Gustave Moreau est un excellent professeu « Les professeurs, s'exclame Cézanne, ce sont to des salauds, des châtrés... », mais il se cal bientôt. Vollard passe plusieurs jours à Aix, repart avec des toiles achetées à Cézanne et à gens à qui il les avait offertes. Cette expédit l'amusa fort et fut prétexte à un tas d'an dotes — il avait pour cela un talent digne d Provençal. Il allait créer, de déformations déformations, un personnage superficiel, un ridicule, qu'on crut finalement être le v Cézanne.

La santé de Cézanne laisse beaucoup à désire Mme Cézanne ne se plaisant guère à Aix, et se pl gnant toujours d'emphysème, parvient à convain son mari d'aller à Vichy, où il y aura au moins la distraction. En juin ils partent. Ils arrivent un temps maussade, mais dès que le soleil repar Cézanne veut travailler. Il tente pour commen quelques aquarelles, et comme le site est ass banal il fait une grande aquarelle (45×31 cm avec des arbres sur des prés vert bleu et sous ciel bleu clair. L'ensemble paraît fondu, délicat. Vichy on mange bien, et Cézanne le remarque

Après un mois ils sont rentrés à Aix, Cézanne a vu Henri Gasquet, à défaut de son f à Nîmes en ce moment. Puis ils sont repartis p Talloires, sur le lac d'Annecy : le peintre évit ainsi les fortes chaleurs du Midi. C'est enc Mme Cézanne qui a manigancé cela : elle adore vie à l'hôtel, où elle peut bavarder avec l'un l'autre, et faire figure de bourgeoise, ce à quoi s physique tend de plus en plus. Elle laisse d'aille volontiers entendre aux gens qu'elle est de bon souche et s'invente quelques parentés flatteu (mais, au contraire de Mme Zola, elle reste fid à de vieux amis modestes, connus à l'atelier). Talloires ils logent à l'hôtel de l'Abbaye, Cézanne est frappé par ce « superbe reste temps anciens ». Et l'on n'y mange pas mal. M il éprouve le besoin d'écrire à son vieux camara Solari : « Quand j'étais à Aix il me semblait je serais mieux autre part, maintenant que je s ici, je regrette Aix. La vie commence à être p moi d'une monotonie sépulcrale. » Et il rapp leurs promenades à la Sainte-Victoire, et pe

aussi à Joachim Gasquet. Gasquet lui écrit que Solari fait des choses très réussies. « Tant mieux, dit-il, indulgent. Pour me désennuyer je fais de la peinture, ce n'est pas très drôle, mais le lac est très bien avec de grandes collines tout autour, on me dit de 2.000 mètres ; ça ne vaut pas notre pays, quoique sans charge ce soit bien. Mais quand on est né là-bas, c'est foutu, rien ne vous dit plus. » En peintre, il s'efforce de voir clair dans ce pays. Il ébauche quelques aquarelles de ce coin du lac : quelques taches étonnantes, d'un violet léger dominant, avec du jaune, du rose, du vert et du bleu sur le blanc du papier, et tout y est : la couleur, l'atmosphère. Il a aussi commencé des paysages à l'huile, et celui qui nous est parvenu — un tronc épais, à gauche, le lac et, en face, un château — est un chef-d'œuvre. Cézanne aime parfois peindre des enfants. Dans le jardin de l'hôtel il a dessiné un petit garçon en tablier et coiffé d'un grand chapeau de paille. Puis il a commencé une toile d'après ce garçonnet, simple ébauche, et en fera une autre en atelier.

Les Cézanne sont remontés à Paris. Absent depuis une quinzaine de mois, le peintre a dû courir pas mal pour trouver un atelier où passer l'hiver : il s'en plaint dans une lettre à Joachim Gasquet, et ajoute : « Les circonstances, je le crains fort, vont me retenir quelque temps à Montmartre, où se trouve mon chantier. » Il s'est bientôt remis à peindre, retouchant ses toiles, peignant quelques natures mortes, et une petite cousine du jeune modèle italien va poser pour une toile qui s'intitulera : *Jeune Italienne accoudée.*

Il va parfois au Louvre. C'est le seul grand musée qu'il connaisse. Les Italiens, qu'il prétend tant admirer, n'y sont pas tellement bien représentés : Titien, Tintoret ou Véronèse (jamais ne lui est venue l'idée d'un voyage en Italie pour admirer leurs grandes compositions autrement que sur de mauvaises reproductions, en noir le plus souvent). Depuis des années il fait des croquis plus ou moins poussés dans des carnets, et automatiquement y montre son attirance pour des œuvres sculptées, comme *le Milon de Crotone* et *l'Hercule au repos,* du Provençal Puget, *le Mercure,* de Pigalle, *l'Esclave,* de Michel-Ange, et l'on y voit même un extraordinaire croquis déformé de la *Vénus de Milo.* Le côté constructif de la sculpture l'attire, et la proportion de croquis de cette espèce est grande. Dans ces carnets qui sont comme un aide-mémoire, on trouve aussi pêle-mêle des dessins, des esquisses, des croquis de baigneurs et baigneuses, de Mme Cézanne ou de son fils, des *Bergers d'Arcadie* du Poussin et un *Concert champêtre* du Giorgione (un vague croquis). Il lui arrive aussi de faire certains dessins assez poussés d'après quelques photographies qu'il possède, comme celle du *Milon de Crotone.* Sur nature, il fait des croquis préalables d'arbres, de la Sainte-Victoire, des sujets qu'il va traiter, où il ne recherche, dirait-on, que la forme essentielle. Jamais il ne dessine pour faire un beau dessin.

Depuis le 31 décembre une grippe lui fait garder la chambre. Les Cézanne sont installés maintenant dans un appartement de la rue Saint-Lazare où le peintre restera, par suite de sa maladie, « caserné » tout janvier (son costaud de fils s'est chargé du déménagement de Montmartre). Le 30 janvier 1897 Cézanne écrit à Solari qu'il va mieux, mais, pour cause, il n'a pas revu son fils Emile depuis la fin du mois dernier ; il ne sort d'ailleurs pas encore.

Joachim Gasquet a pu faire admirer ses Cézanne à M. Dumesnil, son ancien professeur. A Aix, où l'on ne prend guère cette peinture au sérieux, M. Dumesnil serait sans doute capable de la faire apprécier, et le poète suggère de lui offrir deux toiles. Cézanne, enchanté par cette idée, écrit à Solari d'aller avec Gasquet chez sa sœur, 8, rue de la Monnaie, et de la prier de les conduire au Jas, où sont les toiles. « Sauf un peu de marasme inhérent à la situation, ça ne va pas plus mal, mais si j'avais su organiser ma vie pour vivre là-bas, ça m'aurait mieux convenu. Ma famille m'oblige à pas mal de concessions. » L'hiver Cézanne serait pourtant mieux à Aix, le climat est meilleur et procure une sorte d'excitation propice au travail artistique. Mais, outre sa femme, son fils préfère nettement Paris. Et si Cézanne aime beaucoup son fils, il l'aime avec faiblesse. L'éducation négligée, laissé trop souvent, par suite des circonstances, aux mains d'Hortense, ce garçon de vingt-cinq ans ne fait pas grand-chose. « Le petit travaillera s'il en a envie. »

A Paris Cézanne vit donc en famille, mais il ne voit plus aucun de ses anciens camarades peintres. Ayant croisé Monet rue d'Amsterdam, il feint de ne pas le reconnaître. Et Guillaumin, se promenant sur les quais en compagnie de Signac, aperçoit Cézanne : ils vont l'aborder quand celui-ci leur fait un geste suppliant de passer outre. Tout cela se raconte dans ces milieux d'artistes, et Cézanne passe pour plus impossible que jamais.

Sitôt la belle saison, Cézanne va peindre dans la forêt de Fontainebleau. Il loge à Marlotte, à la lisière des bois. Des paysages limités de rochers, de pins et d'autres arbres il tire des effets bien différents de ceux du Midi, des effets d'une douceur extraordinaire, influencés par la lumière. Comment ne pas être séduit par ces toiles très relevées, moelleuses, ombrées de mauves variés. Cette construction solide de minéraux et de végétaux, traités avec du jaune, du rose, du gris, des rouges et des verts dégage une atmosphère d'irréalité poétique... Ensuite Cézanne se rend à Mennecy, près de Corbeil, où il loge à l'hôtel de la Belle Etoile. Mais il n'y reste pas très longtemps, et, fin mai, il retourne à Aix, passant d'abord quelques jours à Paris.

A Aix il retrouve sa mère fort vieillie. Il revoit Solari, et surtout le jeune ménage Gasquet, qui lui avait un peu manqué. Cézanne a voulu faire un portrait de Henri Gasquet, poussant sa toile. Et il commence un portrait du poète, pour lequel celui-ci pose cinq ou six fois, puis il n'en est plus question (Joachim Gasquet n'ose en reparler) — ce portrait, le peintre y travaillera encore, sans le modèle, et l'abandonnera, pensant le reprendre.

Joachim Gasquet essaie de faire partager son admiration pour l'œuvre de Cézanne à quelques écrivains, entre autres à Joseph d'Arbaud, un tout jeune poète. (D'Arbaud appartient pourtant à cette société aixoise si fermée qui veut ignorer les Cézanne et les Gasquet). Ils iront plusieurs fois au Jas de Bouffan, où Gasquet annonce leur arrivée en clamant sous l'atelier un sonore : « Cézanne ouvre-toi ! » et le peintre vient leur ouvrir lui-même une petite porte. Cézanne paraît

vraiment touché par l'admiration intelligente et assez lyrique de Gasquet. Quant au jeune d'Arbaud, s'il admire certaines toiles, il n'ose dire qu'il ne comprend pas bien cette série de *Joueurs de cartes,* dont une toile mise en évidence l'étonne. Dans l'atelier où s'entassent les toiles, posé sur une table, le tout petit « Ecorché » plâtre, que Cézanne « copiait et recopiait comme une page d'écriture sur des bouts de toile ou de petits panneaux ». Le jeune homme entend répéter le « je ne veux pas qu'on me mette le grappin dessus », devenu comme une hantise chez le peintre, et devant une des toiles, Cézanne dire : « Je sens que je puis aller jusque-là, mais il y a un point que je ne puis dépasser. » Un jour, prenant à part d'Arbaud qui a dans les environs de vingt ans et qui en paraît seize : « Dites, vous qui voyez des femmes, apportez-moi des photos... » Celui-ci, un peu ahuri, ne comprend pas que le peintre pense sans doute à ses baigneuses, et que, faute de modèles, il se contenterait de certaines photos... Voici une autre anecdote inédite : « J'avais accompagné Gasquet au Jas de Bouffan, nous rentrions en ville, Cézanne venait avec nous. En passant sur le cours Mirabeau, on fit halte à la « Rich Taverne », café disparu, situé sur le cours, à l'angle de la rue du 4-Septembre. Et, tout en buvant un bock, j'écoutais Cézanne parler. Je ne sais quelle question, peut-être sotte, je fus amené à lui poser. Il tourna brusquement la tête, me fixa de cet air méfiant que ses portraits rendent si bien : « Vous voulez peut-être » fonder une école ? » Je ne dis plus rien... et il ne desserra plus les dents que pour avaler sa bière. Le jeune homme n'en revenait pas : fonder une école !... »

Cézanne continue à peindre au Tholonet. Fin août, il envoie un billet à Solari pour l'inviter le dimanche suivant ; le matin on le trouvera dès 8 heures à la Carrière Bibémus, là même où le sculpteur, qui peint aussi, a fait une étude l'avant-dernière fois qu'il est venu. Cézanne, malgré sa religion de plus en plus étroite, et qui ne manque pas la messe, ni, quand il est à Aix, les vêpres, n'arrête pas de peindre le dimanche. Il se sent pressé par l'âge maintenant. A cinquante-huit ans il se sent même très vieux par moments : le diabète lui donne des maux de tête et rend plus sensible sa méfiance, accentue son comportement. Il travaille trop et ne suit que vaguement un régime alimentaire — mais sa sobriété naturelle le protège un peu. N'empêche qu'il aime parfois faire un bon repas, dont Solari est le prétexte, et le pauvre homme se garde de refuser pareille aubaine, surtout s'il s'agit d'un canard aux olives.

Marie Cézanne a mis au Jas de Bouffan pour soigner sa mère une ancienne religieuse qui a dû quitter son couvent. Et Cézanne fait poser cette vieille femme à l'air plutôt sournois, tenant un gros chapelet. En marge de ses dernières œuvres, c'est d'un effet dissolvant, assez tragique, un peu obsédant. De ces tons sombres, de cette touche fondue, de cette pâte plutôt mince, de ce fond nuancé dans sa partie supérieure de vert bleu brun, et, en bas, bleu et brun, de cette mante noire avec quelques tons lumineux rouge brique, de cette jupe bleu vert jaune, de ce bonnet bleu rose, de ces chairs brunes aux ombres vertes et bleues, se dégage une impression générale de bleu roux. Poésie, littérature ? Cette toile exceptionnelle finit par gêner Cézanne : il la détache de son châssis et l'abandonne, roulée dans un coin, dans la poussière, où Gasquet la retrouvera.

Mme L.-A. Cézanne, très diminuée ces dernie[rs] mois, s'éteint à l'âge de quatre-vingt-trois ans, [le] 25 octobre 1897. Cézanne a montré jusqu'à la f[in] une patience étonnante, la traitant comme u[n] enfant, la blaguant affectueusement au besoin. [La] Marie Cézanne, cette vieille fille de tête, s'e[st] occupée des affaires sérieuses. Cézanne, profond[é]ment affecté, a aussitôt cherché des consolation[s] dans la peinture. Pour le reste il se raccroche d[e] plus en plus à sa sœur Marie, qu'il considè[re] comme le chef de la famille. Rose et ses enfan[ts] ne comptant pas beaucoup pour lui, et encor[e] moins son beau-frère, coureur, joueur et dépensie[r]. En attendant il continue à vivre au Jas de Bouffa[n].

Cézanne en arrive à croire qu'il est venu tr[op] tôt et qu'il était le peintre de la génération suivan[te] plutôt que de la sienne. Il se fait vieux, il n'au[ra] pas le temps de s'exprimer... Mais il faut continu[er] à travailler. Et il reconnaît assez candidement qu[e] « la lecture du modèle et sa réalisation est parfo[is] très lente à venir ».

Tandis qu'il peint en solitaire à Aix, la Fran[ce] s'agite. En 1894 un officier israélite nomm[é] Dreyfus a été condamné à la dégradation et à [la] déportation perpétuelle. Zola a assisté à cet[te] dégradation en curieux, croyant alors à la culp[a]bilité de l'inculpé. Mais en 1897, convaincu [de] l'innocence de Dreyfus qui croupit à l'île [du] Diable, il prend vigoureusement sa défense : dé[but] trois articles dans *le Figaro* et deux brochure[s]. L'affaire a un retentissement considérable. Et d[es] peintres qui n'avaient plus de rapports avec Zo[la] depuis longtemps, comme Monet et Pissarro, le fé[li]citent. Mais Degas et Renoir seront antidreyf[u]sards. Quant à Cézanne, il n'en pense rien.

Pour que Cézanne s'enferme au Jas il faut [un] mauvais temps, surtout en février et mars, à cau[se] du violent mistral glacé venant des Alpes, [ou] d'autres vents (le vent ne sera sensible que da[ns] une vue de la *Maison de Maria* — une simp[le] maison dans la propriété du Château noir — c[es] ses toiles expriment en général autre chose q[ue] le temps qu'il fait). La Sainte-Victoire domi[ne] maintenant les paysages de Cézanne. L'année de[r]nière et cette année il en a fait une suite varié[e].

A Aix il ne voit, outre sa sœur Marie, et bea[u]coup moins souvent les Conil — dont Paul est [le] filleule — que Solari, Emperaire et quelques pe[r]sonnes de conditions modestes avec qui il se se[nt] toujours mieux à l'aise. Mais surtout compte po[ur] lui l'admiration des Gasquet. Joachim Gasquet, q[ui] a de la faconde poétique, et aussi un fond de ro[u]blardise, s'est fait le thuriféraire de Cézanne, do[nt] lui et sa femme supportent les travers et le cara[c]tère avec beaucoup de patience. Le plus souve[nt] Cézanne se montre là sous son meilleur jo[ur]. Gasquet essaie d'imposer son admiration pour [le] peintre à ses amis poètes, à Emmanuel Signoret, [à] Xavier de Magallon, et au jeune écrivain marse[il]lais Edmond Jaloux. Jaloux se trouvait justeme[nt] chez les Gasquet quand Cézanne y est venu [à] l'improviste. Il a pu voir un vieux monsieur [à] tenant un peu voûté, à la barbiche blanche Seco[nd] Empire, aux moustaches tombantes, le nez ass[ez] rouge, le teint hâlé, le front couleur de cuivre: [un] mélange de petit bourgeois et d'artisan, avec [la] jaquette noire et son pantalon tirebouchonna[nt]. Timide, et par là d'une politesse exagérée d'abo[rd].

Un accent prononcé et un esprit provençal, non sans moquerie fine, et cette simplicité où il y a de la fierté. Ses petits yeux perçants, fureteurs, inquiets, regardent tout. Un rais de lumière joue en ce moment sur un plat de pêches et d'abricots : « Voyez, dit-il avec un geste de ravissement, comme le soleil aime tendrement les abricots. Il les enveloppe tout entier, il éclaire tous leurs côtés. Regardez au contraire comme il est avare envers les pêches, il ne rend lumineux qu'une seule de leurs moitiés. » La voix de Cézanne est précautionneuse, avec un léger tremblement, un accent un peu nasillard, et je ne sais quoi de méticuleux, de soigné et de puéril que donne souvent à la diction une bouche édentée. Cézanne en est arrivé à considérer un peu les Gasquet comme sa famille spirituelle. Il fait à Gasquet des confidences, passant de l'enthousiasme, un enthousiasme de vieil homme (et il n'a pas encore soixante ans) au découragement. Toute son expérience est vaine : il meurt sans élèves.

Vollard organise une nouvelle exposition d'une soixantaine de toiles de Cézanne (beaucoup d'entre elles ont déjà figuré à la première exposition, il y a trois ans). L'exposition durera du 9 mai au 10 juin 1898, et le catalogue des œuvres exposées, une simple feuille de beau papier vergé, s'orne au recto d'un dessin de baigneurs, tiré en gris.

Le Jas de Bouffan doit sortir d'indivision. Mlle Marie Cézanne est installée depuis plusieurs années en ville où elle s'occupe d'œuvres et peut facilement se rendre à l'église. Pas question des Conil non plus. Mme Cézanne et son fils bien décidés à ne pas se fixer à Aix, le peintre ne saurait continuer à occuper seul cette grande demeure, ni surveiller l'exploitation vinicole de la propriété. Il est donc raisonnable de vendre, et Cézanne accepte, incapable de résister à tout le monde bien d'accord sur cette question. L'atelier lui paraît commode, il y est habitué (on lui dit qu'il pourra s'en faire construire un tout exprès), mais le site même, limité au parc, il l'a épuisé depuis longtemps.

A l'automne Cézanne repart pour Paris, où les siens sont installés rue Hégésippe-Moreau. Il y passera tout l'hiver. Et il se remet bientôt à peindre — que ferait-il d'autre ? — mais sans cette ardeur du Midi. Il va revoir de la peinture au Louvre, s'extasiant devant Véronèse, les Vénitiens qu'aimaient tant son vieux camarade Emperaire... Emperaire est mort cette année à Aix, à soixante-neuf ans, ayant gardé ses illusions sur l'art, vivant jusqu'au bout dans un rêve qui l'empêchait de voir la réalité de sa misère. Cézanne non seulement avait apprécié la culture picturale de l'homme et son enthousiasme, mais il aimait beaucoup certaines de ses peintures, comme ces deux natures mortes — dont il trouvait l'une « hallucinante » : du gibier et un gros bol de sang — accrochées dans un pauvre petit restaurant du passage Agar.

Désirant un portrait — un vrai portrait — Mme Cézanne a consenti à poser, avec un chapeau d'un vert presque noir et une robe bleue. Cézanne a donc essayé de faire un portrait d'aspect mondain, et il a obtenu quelque chose entre la synthèse, l'essentiel sans souci de ressemblance (c'est plus fort que lui) et l'expression passagère et superficielle. Dans la même veine, il a encore tenté de peindre une dame assise tenant un livre et coiffée d'un chapeau orné de fleurs. Le modèle n'est pas une bonne bourgeoise qui fait semblant, mais la femme d'un employé de la Ville de Paris (lisez : paveur). Ce sont parmi les rares toiles qui « datent », dans l'œuvre de Cézanne.

FRENHOFER

Cézanne allait tenter ses derniers autoportraits. Celui intitulé *Cézanne à la barbiche* est devenu presque un portrait : ce n'est plus une étude, un prétexte, c'est un constat sans excès, sans romantisme, sans réalisme, sans violence, sans recherches de couleurs. Un vieil homme sous un large béret bleu. Il n'a que soixante ans, mais en paraît davantage.

Lui qui n'a jamais été collectionneur, qui n'a jamais proposé d'échanges à ses camarades (il leur donnait des toiles, mais ne possède même pas ses portraits par Pissarro et Renoir), il est enchanté de posséder, grâce à Vollard, une toute petite peinture de Delacroix : *Agar dans le désert,* dont il ne résiste pas à faire une interprétation beaucoup plus grande (50×56,5 cm.).

Vollard lui a demandé de peindre son portrait. Ce portrait, Cézanne va l'exécuter avec son habituelle conscience, et Vollard connaîtra le supplice d'interminables séances de pose, l'immobilité complète étant exigée du modèle. Le marchand prend bien la chose, et il fera de ces séances un récit plaisant, imagé, exagéré. Le voici assis les jambes croisées, en costume brun jaune, une cravate papillon noire qui se détache sur une chemise d'un blanc précieux dont Cézanne se déclare assez satisfait, après y avoir beaucoup travaillé. Absorbé par ce tableau, Cézanne se dispense d'assister à la première communion de sa nièce Marthe Conil, en mai. Il lui écrit pour s'excuser, ainsi que sa femme et son fils, vu la grande distance qui les sépare. « Je me recommande à tes prières, car une fois que l'âge nous a atteints, nous ne trouvons plus d'appui et de consolation que dans la religion. »

L'été Cézanne va peindre à Marines et à Montgeroult, au nord-ouest du pays de Pontoise, qu'il connaît depuis vingt-cinq ans. Ce paysage plus vert, plus acide, il sent qu'il en tire bien moins que du Midi. Il n'y trouve pas cette assise à laquelle son travail est accoutumé, et dont, avec sa technique, il a besoin. Il se rend obscurément compte qu'il est un grand peintre, mais aussi le grand peintre du Midi... Un jeune artiste, Louis Le Bail, qui peint dans les environs, ayant appris sa présence par Pissarro, vient le voir. Il est bien accueilli, car Cézanne se méfie moins des jeunes artistes, chez qui il trouve de l'admiration et de la compréhension. Cézanne lui demandera même, avec une politesse craintive, la permission d'aller peindre ensemble un certain coin de paysage. Mais une jeune passante s'arrêtera, et après avoir regardé l'ébauche assez fougueuse de Cézanne, préférera

le tabeau de Louis Le Bail : « C'est celui-là qui est beau. » Le vieux peintre, intérieurement bouleversé, ne dira rien. Le lendemain il semble vouloir éviter Le Bail, qui, étonné, lui en demande la raison. « Vous devriez avoir pitié de moi, la vérité sort de la bouche des enfants. » Une autre fois un monsieur à cheval s'approche et veut regarder, mais il est fort mal reçu par Cézanne. Or Le Bail lui apprend que c'est le baron Denis Cochin, un de ses admirateurs et un acheteur de ses toiles. Cézanne s'en trouve fort ennuyé.

Sa femme et son fils viennent le dimanche et l'attendent à la sortie de la messe. Il parle à le Bail de son fils avec une admiration un peu naïve : « Le petit est plus fort que moi, je n'ai aucun sens pratique. » Outre Vollard, toujours prêt à prendre ses toiles — même celles inachevées ou abîmées — mais qui ne peut les payer bien cher, son fils essaie maintenant d'en placer, moyennant une commission de dix pour cent. Ainsi mêlé à la peinture de son père, il lui conseille de renoncer aux modèles masculins, les modèles féminins « étant de beaucoup plus de vente », mais Cézanne, avec l'âge, redoute de plus en plus les femmes, et n'en continue pas moins à peindre ce dont il a envie. Tout heureux d'un confident, il va jusqu'à dire à Le Bail, exagérant un peu, qu'il serait heureux de gagner 6.000 francs par an avec sa peinture. Naturellement Le Bail parle de l'affaire Dreyfus, alors dans toutes les bouches. Zola ayant publié dans *l'Aurore*, le journal de Clemenceau, un violent article : « J'accuse », s'est vu poursuivi en cour d'assises. Son avocat a pu faire casser le premier arrêt le condamnant à un an de prison. L'affaire, finalement, été rejugée en juillet de l'année dernière, et Zola a de nouveau été condamné à un an de prison. Sur le conseil de ses amis, il s'est aussitôt réfugié en Angleterre (où il devait rester jusqu'en juin de cette année 1899). Dans l'affaire Dreyfus Cézanne ne pouvait se trouver que du côté des bien pensants, mais n'en sentait guère la gravité, car il se mit à rire et dit de Zola : « On lui a monté un bateau. »

Se rendant au motif avec Le Bail, Cézanne a cette boutade : « Nous allons mettre en pratique nos absurdes théories », alors que les petites théories qu'il essaie d'exprimer tant bien que mal découlent au contraire de son expérience. Un jour de pluie il va peindre chez Le Bail, mieux installé pour cela. Et celui-ci est frappé de sa minutie dans l'arrangement d'une nature morte, pour laquelle il a même apporté un verre : « La serviette a été drappée à peine sur la table, avec un goût inné, Puis Cézanne a placé les pêches en opposant les tons les uns aux autres, faisant vibrer les complémentaires, les verts aux rouges, les jaunes aux bleus, penchant, inclinant, équilibrant les fruits comme il voulait que ce soit, se servant pour cela des pièces d'un sou et de deux sous. Il y apportait un très grand soin, on devinait que c'était pour lui un régal de l'œil. »

Le Bail allait aussi éprouver le côté irascible de Cézanne. Cézanne l'a prié de le réveiller tous les après-midi après sa sieste, vers 3 heures. Ayant un jour frappé à sa porte sans recevoir de réponse, Le Bail se permet d'entrer et de le réveiller de tout près, ce que Cézanne ne supporte pas. Retenant sa colère devant un étranger, c'est par lettre que Cézanne éclate : le « Cher Monsieur » habituel devient un sec « Monsieur ». « La façon un peu trop cavalière avec laquelle vous vous perme de vous présenter chez moi n'est pas pour plaire. Vous voudrez bien vous faire annonce l'avenir. Veuillez remettre à la personne qui présentera chez vous le verre et la toile deme dans votre atelier. »

Cézanne aspire au Midi. Mais le Jas de Bou va être vendu à un marchand de vin pour somme sensiblement supérieure à celle payée a une quarantaine d'années par Louis-Aug Cézanne. Vendu sans que Cézanne se soucie toutes les peintures diverses faites autrefois les murs du grand salon. Et même en déménage l'atelier on oubliera cette peinture, qui date par crinolines Second Empire et représente vag ment ses sœurs Marie, debout, et Rose, ass avec, dans le fond, Valabrègue et Marion : com sition où l'attitude des dames est empruntée à gravure de l'*Illustrateur des dames*, de 18 Quant au mobilier, assez quelconque, il sera p tagé, sauf certains meubles considérés comme à poussière qui seront brûlés d'autorité sur l'or de ses sœurs. Il y avait là des souvenirs p Cézanne, et il s'en désolera devant Gasquet : o brûlé ainsi « le fauteuil où papa faisait sa siest qui est aussi le fauteuil où il a peint son père puis Emperaire.

Cézanne a pu revenir à Aix, sa sœur lui ay découvert un logement convenable, au sec étage d'un hôtel particulier, rue Boulegon, une tranquille, proche de la place de la Mairie, et loin de la cathédrale Saint-Sauveur. L'appartem est meublé sans plus, et on aménage un atelier a une verrière au troisième, dans le grem Mme Cézanne et son fils viendront seulemen faire des séjours. Marie Cézanne, que son fr appelle « l'aînée », a pris en main toutes affaires, car elle se méfie de sa belle-sœur revanche, Paul est son neveu préféré). Trait Cézanne comme un homme incapable de se dir dans la vie, elle lui choisit une gouverna Mme Brémond, en qui elle a toute confiance. A il sera soigné, bien nourri, et ses vêtements travail, détachés : il mènera, ce quoi Mlle Céza tient par-dessus tout, une vie décente, bourgeo

Cézanne continue à voir les Gasquet et l jeunes amis, allant parfois au café avec eux. M il s'est vite remis à peindre. Il loue mainten pour y remiser ses affaires, une chambre « Château noir », sur la vieille route d'Aix, av d'arriver à la petite localité du Tholonet. Com la route est pierreuse, montante, le trajet trop l et trop fatigant pour qu'il fasse l'aller et ret à pied tous les jours, Cézanne s'est arrangé a un cocher. Non loin des carrières de Bibémus « Château noir », jamais achevé, se compose deux curieux bâtiments de pierres sèches, fenêtres encadrées de briques en forme d'ogi séparés par des piliers et des structures à l'al don. Devant, une terrasse surplombe la route c un paysage étendu, où l'on voit, tout près, oliviers sur une terre ocre rouge. Le château a grand parc qui ressemble plutôt à un bois et lequel se trouve la bâtisse nommée « maison Maria », que Cézanne va peindre. Et de là il une vue du *Château noir*, à travers les arbres Dans le parc, ce large creux aplani, sur un de pins, de chênes et de rochers qui repo sur un lit de poudingue, avec cette grosse m de pierre et ces blocs abandonnés, quel mo

ar surcroît quel bon endroit pour peindre, protégé
u mistral, sinon des autres vents beaucoup moins
ésagréables. D'où peut paraître plus admirable et
us pure la Sainte-Victoire que de Bibémus et
artout du Château noir. Cette Sainte-Victoire, à
quelle il revient toujours : il l'exprime en bleu,
vec des lumières jaunâtres, sous un ciel bleu;
bute violette, avec quelques ombres vert bleu, sous
n ciel bleu; ou en bleu avec des touches roses au
ommet, laissant certaines toiles inachevées (excès
e modestie, où il y a de l'orgueil, il qualifie tou-
ours ses toiles « d'études »).

Que Paris est loin de tout cela ! Mais il com-
rend que son fils s'y amuse et tienne à y rester.
on fils vient seulement avec Hortense faire des
éjours à Aix... La visite de Zola chez Coste, sans
enir le voir, a terminé la phase latente de cette
imitié. Pissarro, ce vieil homme, il l'a vu rarement
es dernières années. Lui connaît un succès
omplet : c'est devenu, bien que l'homme n'ait pas
hangé, un monsieur à relations étendues et qui
xpose régulièrement chez Durand-Ruel. Pissarro
xploite une veine et ne se cherche même plus
à travers les autres. Mais sa technique il l'essaie
ur des pays et des climats différents : Londres,
Lyon et même Amsterdam. Cézanne a perdu le
ontact avec Monet et Renoir.

M^me^ Chocquet avait conservé pieusement la col-
ection de son mari, où dominait Delacroix.
En 1899, après sa mort, on organise une vente.
Sept Cézanne font un total de 17.500 francs. C'est
peu, en tenant compte du prix de certains de ses
contemporains, mais ce sont tout de même des
prix jamais atteints par Cézanne, dont les toiles
deviennent à leur tour une valeur de spéculation.
La même année, à la vente du comte Doria, son
premier acquéreur sérieux en 1874, le seul
Cézanne : *la Neige fondante* (il s'agit du tableau
peint, comme nous l'avons dit, d'après une photo-
graphie de la propriété des Rouart à Melun) monte
à 6.750 francs ! Le public, croyant à une hausse
truquée, réclame le nom de l'acquéreur : « C'est
moi, Claude Monet. » Monet, qui possédait quelques
tableaux offerts par Cézanne, en achète mainte-
nant. Et Degas, qui avait d'abord trouvé assez
grossière cette peinture et ne goûtait guère
l'homme — Cézanne le lui rendait — intéressé à
son tour, en achète comme des documents.

Le Salon des Indépendants, Salon sans sélection
ni jury, fut fondé en 1884. Dès 1892 Paul Alexis
avait poussé Cézanne à y exposer, mais le peintre
s'était finalement abstenu. Sollicité à nouveau
Cézanne se décide à y envoyer trois toiles en 1899,
parce qu'il est sensible à la lutte que mènent des
peintres de la nouvelle génération, cette génération
qui le comprend mieux et qui d'ailleurs parle de
lui plus qu'il ne s'en doute dans sa solitude d'Aix.

Son amitié avec Zola et, par là, des relations
avec certains écrivains naturalistes, avaient fait
lire à Cézanne les livres qu'on lui offrait. Main-
tenant, il parcourt avec bienveillance les vers de
Gasquet et ceux du fils de Solari. Sa bibliothèque
se compose de quelques volumes tachés, abîmés, et
parmi eux *les Fleurs du mal,* dont il lui arrive de
reprendre les pièces préférées, connaissant même
des vers par cœur. Il admire aussi Baudelaire
comme critique d'art. Se méfiant de toute nouvelle
lecture, et redoutant de perdre son temps, il veut
de l' « analyse ». Quant à Zola, il est jugé bien
« pataud », manquant de finesse, traçant des per-
sonnages trop grossiers, d'une psychologie élémen-
taire, et, dans ses moments de violence, Cézanne
parle même de « littérature de vidangeur ». Dans
un vieux volume des *Etudes philosophiques,* de
Balzac, se trouve *le Chef-d'œuvre inconnu,* une
nouvelle assez courte, qui l'a frappé comme une
révélation de lui-même. Le jeune Poussin, se ren-
dant chez le maître Porbus, rencontre un étrange
personnage, Frenhofer, un peintre que le célèbre
Porbus traite avec une considération singulière.
Frenhofer les invite dans sa demeure, et quelques
tableaux qu'il dédaigne comme des œuvres de jeu-
nesse les remplissent d'admiration. Il ne parle que
de la toile à laquelle il travaille depuis des années,
mais elle est dans son atelier, et il ne veut pas
encore la laisser voir... Finalement, Porbus et
Poussin se retrouveront devant la toile : un chaos
de lignes et de couleurs, d'où émerge un pied mer-
veilleusement traité. Et le vieux peintre leur
montre son œuvre et la commente comme le chef-
d'œuvre qu'il croit avoir réellement fait... Balzac,
visiblement emporté par son sujet dans les propos
que tiennent Porbus et Poussin, va plus loin que
sa pensée et en vient à exprimer, malgré lui, le
génie réel de Frenhofer. Cette nouvelle, écrite en
1839, ne pouvait devenir valable qu'un siècle plus
tard, et seule être bien comprise, vers 1900, par
Cézanne, en avance sur son époque et qui créait
sans s'en douter toute la peinture moderne. Des
phrases stupéfiantes expriment ce que Cézanne
pense ou essaie de réaliser : « Je n'ai pas marqué
sèchement les bords extérieurs de ma figure et fait
ressortir jusqu'au moindre détail anatomique, car
le corps humain ne finit pas par des lignes... La
nature comporte une série de rondeurs qui s'enve-
loppent les unes dans les autres. Rigoureusement
parlant, le dessin n'existe pas... C'est en modelant
qu'on dessine... Vaudrait-il mieux attaquer une
figure par le milieu en s'attachant d'abord aux
saillies les plus éclairées ? » Frenhofer-Cézanne,
Cézanne-Frenhofer. Il avait lu et relu cette nou-
velle, et le « Frenhofer, c'est moi ! » qu'il proféra
un jour, ce n'était pas une boutade.

Cézanne continue à peindre au Tholonet : vues
rapprochées des rochers de Bibémus, parc du
Château noir, ou Sainte-Victoire... à Aix, il
fréquente toujours les Gasquet — mais ceux-ci
passent les mois chauds dans leur propriété
d'Eguilles. Joachim Gasquet, s'il croit au génie de
Cézanne, comme il croit au talent de Solari, dont
il accumule les toiles, prévoit aussi une grosse
valeur marchande. Et le poète, avec son mélange
de lyrisme, d'admiration assez littéraire et de
roublardise, tente d'accaparer le peintre qui lui a
déjà donné plusieurs toiles...

Quand M^me^ Cézanne et son fils sont venus faire
un séjour rue Boulegon, ils ont été heureux de
fréquenter les Gasquet avec qui, au moins, on peut
parler agréablement de Paris, et M^me^ Cézanne dit
avec mépris préférer à la Sainte-Victoire les mon-
tagnes de la Suisse et à la campagne provençale,
la forêt de Fontainebleau... Cézanne, lui, émet sur
les gloires de la peinture impressionniste, à part
Monet et Pissarro comme paysagistes, des juge-
ments brutaux, et son horreur pour les « bozards »,
les professeurs, les universitaires s'accentue. Il
paraît détester Gustave Geffroy, qu'il ne voit plus
(Geffroy ne cesse pourtant de défendre la peinture
de Cézanne), ne lui pardonnant pas au fond de

n'avoir su mener à bien le fameux portrait, travail et temps considérés comme perdus.

A Paris Roger Marx continue à s'intéresser à Cézanne, dont le nom se répand tout doucement depuis une dizaine d'années. Mais ce n'est pas sans peine qu'il peut imposer trois toiles de Cézanne à l'Exposition centennale de la peinture française en 1900. Comme il leur a réservé une place très visible, cela soulève encore du scandale chez les peintres officiels et parmi le public, qui n'y comprend toujours rien.

En 1901 on présente au peintre un jeune poète qui fait son service militaire à Aix. Léo Larguier ne vient d'ailleurs pas de loin : ses parents sont épiciers à La Grand-Combe, bourg minier près des Cévennes. Cézanne trouve sympathique ce garçon imberbe et souriant, et l'invite de plus en plus souvent, surtout le dimanche. Et Léo Larguier accepte volontiers cette aubaine d'un bon repas, n'ayant pas beaucoup d'argent de poche. Mme Brémond, la gouvernante, l'accueille bien aussi. L'attitude de Cézanne n'est pas celle d'un peintre — Larguier ne s'intéresse guère à la peinture — mais celle bienveillante que l'on aurait à l'égard d'un étudiant, et il lui cite à l'occasion des vers latins. Il goûte cette présence jeune. Et lui qui a cessé de fumer depuis des années parce que cela gêne son travail, le regarde faire en souriant : « Qui fume parfume. » Cézanne introduit parfois Larguier dans son petit atelier. A cause de quelques pommes, cela sent le grenier de campagne. Là, Cézanne peint surtout ses natures mortes. Mais le jeune caporal le voit rarement satisfait d'une œuvre, et il l'empêche même un jour de détruire, dans un accès subit de colère, une toile d'après des fleurs artificielles. Un détail physique frappe Larguier : l'épaisseur des doigts du peintre, d'où une espèce de maladresse qui l'aurait empêché de ramasser une épingle, par exemple.

Larguier lui présente à son tour un camarade, Louis Aurenche, surnuméraire à l'enregistrement, en stage à Aix. Cézanne, intimidé en général par les fonctionnaires, estime celui-ci, et l'invite à sa table. Cette jeunesse le repose un peu de sa peinture, le distrait, et il s'intéresse à leur vie quotidienne...

Cézanne et Larguier vont un dimanche chez les Gasquet à Eguilles. Oh ! l'enviable propriété nommée « Fontlaure » à cause de ses fontaines et de ses lauriers, le jardin avec une paisible vue provençale, et, dans la vieille demeure, ce grand salon et son canapé en demi-cercle si propice à de plaisantes conversations. Le père de Marie Gasquet se trouve là : Marius Girard, poète félibre produisant peu et vivant heureux sur le traitement de sa femme, la receveuse des postes de Saint-Remy. Son gendre fait de la « grande » poésie en français. Cézanne n'a jamais versé dans le félibrige, dans un régionalisme dont l'éloigne sa conception même de l'art (« Si ce Mistral a du génie, pourquoi n'écrit-il pas en français ? ») Aussi passe-t-il le plus clair de son après-midi à se moquer malicieusement de Marius Girard.

Cézanne accepte encore d'exposer à Bruxelles à « la Libre Esthétique » (qui succède aux « XX »), et à Paris aux « Indépendants ». Un jeune peintre, Maurice Denis, grand admirateur de la peinture de Cézanne, expose au Salon de la Société nationale des beaux-arts, un *Hommage à Cézanne*, où Redon, Vuillard, K.-X. Rous Bonnard, Sérusier, Mellerio, Ransan, Ambro Vollard, Denis et sa femme sont groupés aut de la nature morte avec le compotier, le verre les pommes, ayant appartenu à Gauguin, qui même l'avait déjà fait figurer dans le fond d portrait. Cézanne ayant appris par les journa cette manifestation de « sympathie artistique » son égard, sans avoir vu le tableau, remercie p ment par une courte lettre Denis, qu'il ne conn pas.

Cézanne se plaint parfois avec une certaine v lence des Gasquet et les voit de moins en moi méfiant, se rendant compte qu'ils veulent « mettre le grappin dessus ». En novembre nouvel arrivant s'est mêlé au tout petit groupe jeunes gens qu'il reçoit non sans plaisir. Cha Camoin se destine à la peinture. Accomplissant service militaire à Aix, il veut dès son arrivée présenter au « maître », mais Cézanne est si connu, que Camoin a quelque difficulté à se p curer l'adresse. Bon accueil, bien que le peintre couchant très tôt, dut se relever... Maintenan arrive à Cézanne de réunir le dimanche ses jeu amis dans cette salle à manger aux murs meublée seulement du nécessaire : chaises, table noyer et modeste buffet. Dans les traditions l'hospitalité provençale, l'excellent repas provo bientôt l'exubérance. On discutait art et littérat et dans le feu de l'enthousiasme Cézanne s'ex mait, frappant un grand coup sur la table : « suis tout de même très peintre ! » Parfois il lève brusquement de table et disparaît ; une i lui est venue et il doit monter immédiatemen son atelier pour ajouter quelques touches couleur à une toile en cours.

Cézanne se froisse vite. Allant voir Vic Leydet, son camarde de collège devenu séna on lui fait faire antichambre. Il exprime orgueil dans sa colère : « Les hommes politiq il y en a mille en France, et c'est de la m Tandis qu'il n'y a qu'un Cézanne !... » Larg essaie de le calmer : sans doute Leydet n'ava pu liquider ses visiteurs ? La colère de Céza tombe soudain : « Vous êtes très fort et très é libré. Vous voyez très lucidement. » Et il term par une expression qui lui est devenue favor « C'est effrayant, la vie !... » Larguier peut re quer aussi une espèce de manie de persécution jour qu'il se promène avec lui : « Brusquem inquiet, son chapeau cronstadt rabattu sur yeux, il me prit le bras et m'entraîna vivemen l'autre côté du mail. Il y aborda comme un fragé sur un îlot et il se pencha pour me confidentiellement, mais d'une voix éclatan « Vous n'avez pas vu ?... C'était le professeu » dessin du lycée... Il me déteste. »

L'atelier de la rue Boulegon laisse beaucou désirer et fait regretter celui du Jas de Bou Cézanne rêve d'un atelier construit tout exp proche de la ville et devant un site à peindre q il ne se rend pas au Tholonet. Ce site conven et proche il l'a découvert sur la côte dominant au nord. Tout finit par s'arranger, mais lente comme toujours dans le Midi et, en novembre Cézanne achète au Chemin des Lauves un ter inculte avec quelques beaux pins et un cabano le propriétaire, un ancien receveur de l'enregi ment, vient prendre le bon air. A l'entrepre Cézanne explique ce qu'il veut : une bâtisse s

simple. Comme il n'était pas homme à aller surveiller les travaux, à bavarder sans fin avec des façons jamais pressés, on ne l'y vit guère et entrepreneur, estimant que la construction devait être digne d'un monsieur riche, ajouta des enjolivements qui mirent le peintre en fureur et qu'il fit enlever.

Mme Cézanne et son fils étant venus pour un assez long séjour pendant l'hiver 1901-1902, Léo Larguier a été aussitôt invité à dîner avec eux (Aurenche et Camoin étaient déjà partis d'Aix). Cézanne paraît d'une adoration naïve envers son fils. « Fils, tu es un homme de génie... tu as le sens pratique », dit-il, quand celui-ci remplit le verre de vin de Larguier. Vis-à-vis de sa femme, Cézanne semble alors bienveillant, mais comme le serait un étranger — il est vrai que les propos de Mme Cézanne n'offrent guère d'intérêt. En revanche il se montre content de voir son fils, âgé maintenant d'une trentaine d'années, s'entendre bien avec le jeune militaire.

Vollard est aux petits soins pour Cézanne : il est venu le voir à Aix au début de 1902 pour acheter des toiles, et puis a envoyé une caisse de vin. Cézanne désirant copier la grande aquarelle de fleurs de Delacroix, que le marchand a acquise à la vente Chocquet, celui-ci la propose en échange d'une toile. Le peintre est enchanté de posséder cette œuvre importante, à laquelle Delacroix tenait particulièrement (une toile minuscule et une grande aquarelle de Delacroix, là se limitera sa collection).

Cézanne correspond avec le jeune Camoin, toujours militaire, qui n'est resté que trois mois à Aix : « J'ai peu de choses à vous dire ; on parle plus, en effet, de peinture et peut-être mieux en étant sur le motif qu'en devisant de théories purement spéculatives — et dans lesquelles on s'égare assez souvent. » Aurenche est nommé receveur dans le Dauphiné, et Larguier, qu'il continue à voir fréquemment, soupire après sa libération, qui viendra dans six ou sept mois ; après son service il retournera probablement à Paris pour continuer ses études, « sans abandonner néanmoins la poésie ». Quand Camoin y remontera il le reverra et fera la connaissance de son fils. Il a reçu des nouvelles de Monet, et du fils de Leydet, qui fait de la peinture à Paris « et est dans les mêmes idées que vous et moi. Vous voyez qu'une ère d'art nouveau se prépare, vous le pressentiez ; continuez d'étudier sans défaillance, Dieu fera le reste », et dans sa formule de politesse finale, il met ceci : « ... et vive la patrie, notre mère commune et terre d'espérance... ». Entre temps, par suite d'un retard dans la transmission d'une nouvelle lettre, Cézanne apprend que Camoin est arrivé à Paris, et il lui écrit aussitôt (23 février) : « Puisque vous voilà à Paris, et que les maîtres du Louvre vous attirent, et si cela vous dit, faites d'après les grands maîtres décoratifs, Véronèse et Rubens, des études, mais comme vous feriez d'après nature — ce que je n'ai su faire qu'incomplètement. Mais vous faites bien surtout d'étudier sur nature. »

Cézanne, à nouveau sollicité de participer au Salon des Indépendants, a voulu s'abstenir, car cela ne l'intéresse guère d'exposer ses œuvres — sans compter certains dérangements — mais une lettre pressante de Maurice Denis, qui considère cela comme une désertion, le fait céder. Touché par cette insistance d'un jeune peintre, il écrit aussitôt à Vollard de mettre à la disposition de Denis les toiles qu'il pourrait lui prêter, et même de choisir « ce qui peut faire le moins mal », et il s'excuse à peu près, expliquant qu'il lui est difficile de se séparer de jeunes gens qui se sont montrés favorables à son égard. « Je ne pense pas, en exposant, compromettre en rien le cours de mes études. J'ai fait construire un atelier sur un petit terrain que j'ai acquis à cette intention. Je poursuis donc mes recherches et vous ferai part du résultat acquis sitôt qu'un peu de satisfaction m'aura été donnée par l'étude. » Ainsi s'exprime Cézanne à soixante-trois ans.

Octave Mirbeau, qui, avec son flair violent, admire Cézanne de plus en plus, va intervenir auprès du directeur des Beaux-Arts afin de lui obtenir la Légion d'honneur. Cézanne la désire, comme tout bon Français. Mirbeau essuie un refus catégorique, et le peintre, affecté par cet échec, se méfiera dès lors un peu de l'écrivain.

Enfin l'atelier est terminé ! C'est un pavillon bien construit, très simple, avec son toit en tuiles arrondies, de forme antique, et sa corniche, sa génoise en tuiles retournées. Au rez-de-chaussée, deux petites chambres en façade, tapissées d'un papier à motifs sur fond jaune ou gris vert. Les cheminées sont en marbre du Tholonet. L'escalier — les marches en pavés rouges hexagonaux et le départ surmonté d'une boule de cuivre — mène à l'atelier, vaste, éclairé par une grande verrière au nord, et de l'autre côté par des fenêtres donnant sur Aix et un panorama montagneux étendu... Cézanne s'y est installé peu à peu, y transportant quelques meubles indispensables, tout son attirail de travail et les accessoires peu nombreux qui figurent dans la plupart de ses natures mortes et qui le suivent depuis des années : le pot à gingembre, la bouteille à rhum avec sa résille de raffia, les crânes, les plâtres — le minuscule *Ecorché* et *l'Amour* — le petit mannequin de bois articulé, sans oublier le morceau pâli d'étoffe bleue et ce vieux morceau de tapis à fleurs rouges sur fond vert et violet. Et il a sous la main son « musée », ce carton bourré de reproductions diverses : une photographie des *Baigneuses* de Courbet ; *la Barque du Dante*, petite lithographie de Nanteuil, d'après Delacroix ; des Vernet — chevaux avec mamelucks ; deux nus masculins d'après Signorelli et des gravures de mode coloriées datant du Second Empire. Aux murs il a seulement mis quelques photographies et des reproductions en lithographie d'œuvres de Poussin, de Signorelli, de Rubens et de Delacroix. Et il a fixé avec des punaises dans la cage d'escalier quelques dessins antidreyfusards de Forain, découpés dans les journaux.

Dans son atelier, Cézanne se trouve bien installé pour peindre. Et le 1er septembre, répondant à sa nièce Paule Conil : « Je me fais un plaisir de penser que vous voudrez bien l'honorer de votre visite lors de votre séjour. » Sa filleule séjournant en ce moment à l'Estaque avec ses parents, il dit aussi : « Je me souviens parfaitement de l'Establon et des bords autrefois si pittoresques du rivage de l'Estaque. Malheureusement ce qu'on appelle le progrès n'est que l'invasion des bipèdes, qui n'ont de cesse qu'ils n'aient tout transformé en odieux quais avec des becs de gaz et — ce qui est

pis encore — avec éclairage électrique. En quel temps vivons-nous ! » Cette horreur maniaque du progrès a dû faire sourire les Conil, qu'il ne fréquentait d'ailleurs pas beaucoup.

Zola est mort ! Mort tragiquement, asphyxié à Médan, pendant son sommeil, par les émanations d'un poêle. En ce dernier jour de septembre Cézanne l'apprend soudain par le jardinier : il a lu l'accident dans le journal et le lui raconte sans ménagement, sachant à peine qu'ils se connaissaient. Cézanne se met à pleurer, et puis se terre dans son atelier. Le soir il éprouve le besoin d'aller voir Solari. Et le dimanche suivant, en sortant de la messe, il rencontre Coste, qu'il évitait depuis le séjour de Zola à Aix, et les deux hommes spontanément s'abordent et se serrent la main, balbutiant : « Zola, Zola... »

Larguier en sortant de la caserne voyait souvent Cézanne qui l'attendait patiemment au milieu des pauvres, venus pour les restes de la soupe. Et le jeune caporal le trouvait alors un peu collant : au dîner que lui offrait le vieux peintre, il aurait préféré une soirée de liberté. Cézanne se montre toujours des plus gentils envers lui, s'enquérant même s'il ne manquait pas d'argent... M. Larguier vient d'être libéré. Les quelques jeunes gens ont tous quitté Aix maintenant. Et Cézanne ne peut plus souffrir les Gasquet. A nouveau solitude, sauf parfois Solari. Il va dîner une par semaine chez sa sœur Marie, que l'art n'intéresse pas... Mme Cézanne et son fils, revenus séjour à Aix à l'automne, acceptent une invitation des parents Larguier, désireux d'honorer des gens qui ont été si gentils pour leur fils. Ce n'est un grand voyage que d'aller à Nîmes et là à la Grand-Combe, située à une quarantaine de kilomètres : à cette époque on peut déjà faire en une journée. Chez ces braves épiciers Mme Cézanne se montre bonne bourgeoise, et supporte avec bienveillance, au cours d'un dîner où le père Larguier a convié quelques notabilités de l'endroit, des opinions sur la peinture aussi puériles que consternantes.

THÉORIES

Au début de janvier 1903 Cézanne écrit à Vollard : « J'ai réalisé quelques progrès. Pourquoi si tard et si péniblement ? L'art serait-il, en effet, un sacerdoce, qui demande des purs qui lui appartiennent tout entiers ? Je regrette la distance qui nous sépare, car plus d'une fois j'aurais recours à vous pour m'étayer moralement quelque peu. Je vis seul... » En effet Cézanne a maintenant les mots les plus durs pour les Gasquet, qui font partie de ce qu'il appelle « le clan des intellectuels, de quel tonneau, bon Dieu ! » Toute cette littérature, ce lyrisme, bien que très méridional, l'exaspèrent, mais il y a mis du temps : comme beaucoup de faibles et de timides, il s'en laisse d'abord imposer et ne pardonne pas ensuite aux gens de s'être trompé sur eux. Que les jeunes peintres lui sont plus sympathiques ! Il est touché de se sentir admiré et compris par eux : c'est la génération dans laquelle il aurait dû naître — mais, s'il cherche toujours comme un jeune, il se sent vieux physiquement. A Camoin il avoue : « Très fatigué, soixante-quatre ans d'âge, je vous prie d'excuser le retard très prolongé que j'ai mis à vous répondre. » Il lui demande d'aller « honorer » de sa visite son fils, installé maintenant avec Mme Cézanne, rue Ballu. Il considère son fils comme un « grand philosophe », en ce sens que ce fort garçon — qui fit certains déménagements de leur mobilier élémentaire en le chargeant sur une charrette à bras qu'il poussait lui-même — est un bon garçon, assez ombrageux, un indifférent. Et il ajoute : « Son intermédiaire aplanira pour moi la difficulté que j'ai de comprendre dans la vie », car il voudrait pouvoir s'appuyer entièrement sur ce fils qu'il adore. Le peintre ne va pas répondre longuement à Camoin sur l'art : il doit lui-même travailler. « Tout est, en art surtout, théorie développée et appliquée au contact de la nature. »

Mais sa peinture, qu'il continue à nommer « recherches » et « études », la paix de l'atelier, tout cela va être remué, sali, moqué à cause de Zola encore. Au début de mars on a dispersé à Paris, en vente publique, une partie des collections variées, et souvent d'un goût déplorable, du romancier. Mme Zola, n'ayant aucune raison de garder les œuvres de Cézanne données à son mari, les sortit de son grenier à cette occasion. Une dizaine d'œuvres anciennes du peintre furent donc livrées aux enchères, la onzième (une seconde version inachevée de *la Lecture chez Zola*) ayant été oubliée. Elles atteignirent des prix très honorables : *l'Enlèvement* fit 4.200 francs ; *Nature morte au coquillage et à la pendule noire*, 3.000 francs ; le *Coin d'atelier*, 2.050 francs ; *Lecture chez Zola*, 1.050 francs ; un *Paysage de l'Estaque*, 1.050 francs, et quatre autres toiles de 950 francs à 600 francs. Alors que deux œuvres de Pissarro, si réputé maintenant, n'atteignaient que 500 francs et 920 francs, un Monet 2.805 francs, et deux toiles de Guillemet, artiste qui connaissait tous les honneurs officiels, 300 francs et 600 francs... Mais voilà qu'Henri Rochefort, le fougueux polémiste, s'en mêle. Dans un journal très répandu, il publie un article, *l'Amour du laid*, voulant attaquer la mémoire du dreyfusard Zola à travers les peintures qu'il possédait — car l'affaire Dreyfus n'était pas morte. Et Cézanne, qui était aussi contre Dreyfus, se voyait particulièrement malmené par l'ancien dreyfusard Rochefort ! Hélas ! on lisait *l'Intransigeant* à Aix, et certains artistes locaux furent ravis par un article qui disait si bien leur peine mais qu'ils n'osaient trop exprimer depuis que Cézanne exposait à Paris. Et quand son fils demanda s'il devait lui envoyer l'article, Cézanne répondit que c'était inutile : « Chaque jour je trouve sous ma porte, sans compter les numéros de *l'Intransigeant* qu'on m'adresse par la poste. »

Cézanne n'en continue pas moins à peindre, à ne faire que cela, sa fortune, gérée par sa sœur, ne lui causant aucun souci, ni le ménage

occupe Mme Brémond, elle-même surveillée par Mlle Cézanne. Mais, à part Marie, et parfois les Conil, et Solari, il voit très peu de monde. Mme Cézanne et son fils ne viennent faire des séjours à Aix qu'aux meilleurs moments de l'année, car la vie n'y offre guère d'attraits pour eux, et Mme Cézanne aime le changement et les voyages. Cézanne reçoit assez régulièrement des nouvelles de ses jeunes amis : Larguier, Aurenche et Camoin, qui suivent leurs voies ailleurs. Il a donné à Larguier une lettre de recommandation pour Gustave Mirbeau et quelques conseils inattendus de sa part sur l'utilité des relations, mais Larguier ne s'en est pas servi. En revanche ce garçon se trouvant à court d'argent pour sortir une petite amie a tapé le vieux peintre, qui lui a envoyé aussitôt les 200 francs, avec de paternelles recommandations sur le danger des femmes.

Quand le temps est favorable — le temps est devenu une hantise chez lui, et il se relève la nuit pour observer le ciel — Cézanne se rend d'habitude en voiture au Tholonet, où il a encore peint la carrière Bibémus de nombreuses fois, et le Château noir, et la Sainte-Victoire. Le cocher vient le chercher rue Boulegon, et l'on entasse l'attirail du peintre dans la vieille calèche : rite qui dure depuis trois ou quatre ans. Dans son atelier il retouche, ou il fait des natures mortes avec des fleurs artificielles — les fleurs naturelles se fanant trop vite — des fruits durables, les quelques poteries qu'il a sous la main, un bout de rideau. Il a utilisé autrefois une tête de mort ; et il peint ces dernières années des natures mortes de crânes : dans l'une, quatre crânes forment une sorte de pyramide. Mais sa grande préoccupation actuelle, ce sont les baigneurs et baigneuses. Une série d'études, études qui s'étendent sur presque toute son existence de peintre, vont servir aux grandes toiles qu'il poussera jusqu'à sa mort. Voici des *Baigneurs,* une petite toile (29×36 cm.), fête de couleurs, où le bleu domine. Les corps sont obtenus avec du bleu et des traits bleus plus foncés, qui ne sont ni des cernes ni des contours ; ils donnent un relief extraordinaire à ces nus peints d'une couleur à la fois brillante et mince comme une pellicule.

Mais que de difficultés il éprouve dans l'exécution de ses *Grandes Baigneuses,* lui qui veut avoir raison sur le motif et n'a pas de modèles. L'impossibilité de faire poser des modèles féminins (même le pourrait-il que sa timidité et une sorte de misogynie le retiendraient) ne l'empêche pas de s'acharner, avec la lenteur réfléchie de ses coups de pinceau qui cherchent la réalité profonde et l'harmonie générale, depuis des années qu'il est entré dans ce que l'on nommera sa période synthétique. Mais ces grandes toiles sont presque au-dessus de ses forces, car il lui manque, outre les modèles, une pratique du dessin anatomique — et il tente d'y substituer la couleur...

En novembre il apprend la mort, des suites d'un abcès à la prostate, du vieux Pissarro. Pissarro avait soixante-treize ans et, malgré son succès, appartenait déjà au passé. Cézanne, tout en lui conservant de bons sentiments et de l'admiration, ne l'avait plus revu depuis des années... Fin janvier (1904), il remercie tardivement Aurenche de ses vœux, et les lui réitère. Dans sa lettre il dit qu'il croit parvenir chaque jour davantage à sa réalisation, « bien qu'un peu péniblement. Car si la sensation forte de la nature — et certes, je l'ai vive — est la base nécessaire de toute conception d'art, et sur laquelle repose la grandeur et la beauté de l'œuvre future, la connaissance des moyens d'exprimer notre émotion n'est pas moins essentielle et ne s'acquiert que par une très longue expérience. L'approbation des autres est un stimulant, dont il est bon quelquefois de se défier. Le sentiment de sa force rend modeste ».

En février le peintre Émile Bernard, revenant d'Egypte avec sa femme et ses enfants, débarque à Marseille. Il décide d'aller faire la connaissance de Cézanne, qu'il admire et à qui il a consacré une notice il y a déjà une quinzaine d'années. Bernard avait manifesté des dons éclatants et une grande originalité alors qu'il était tout jeune, avant même son service militaire, étonnant Van Gogh — qui le jugea durement par la suite — et influençant Gauguin dans ses toiles bretonnes. A cette époque il avait environ trente-cinq ans.

A Aix il eut quelque peine à découvrir Cézanne. Dans la ville où il pensait que le peintre devait être fort connu, aucun passant ne put le renseigner. C'est finalement à la mairie qu'il se procura l'adresse de la rue Boulegon. Dans l'immeuble il croisa un vieux monsieur recouvert d'une ample pèlerine et portant une sorte de carnier.

— Monsieur Paul Cézanne, s'il vous plaît ?

Alors le vieux monsieur fit un pas en arrière, se campa, tira son chapeau jusqu'à terre et, découvrant un front chauve et un visage de vieux général, dit :

— Le voilà ! Que lui voulez-vous ?

Cézanne se souvenait de la notice des « Hommes d'aujourd'hui », qu'Alexis lui avait envoyée en son temps. « J'allais au motif, allons-y ensemble. » En fait le peintre le conduisit à son atelier des Lauves. Bernard, qui avait pu rectifier en chemin qu'il était peintre et non faiseur de biographies, fut introduit dans la chambre du rez-de-chaussée, où se trouvait le grand paravent peint. Sur la cheminée, l'ébauche avancée d'un buste en terre : Cézanne expliqua que l'auteur, Solari, était un pauvre diable, ami de toute sa vie, mais, devant cet étranger, comme soudain frappé par la médiocrité de l'œuvre, il s'en saisit et la flanqua sur une dalle du jardin, disant : « C'est idiot à la fin. » Il ajouta que, ne voulant pas poser, il avait seulement autorisé Solari à le regarder, à condition de travailler en bas. Après cette petite scène Bernard accompagna Cézanne jusqu'au motif, à 2 kilomètres environ, dans la direction de la Sainte-Victoire, puis se retira par discrétion. Avant de retourner à Marseille il revint prendre congé, et Cézanne l'invita à déjeuner pour le lendemain.

Ce bon accueil décide Bernard à se fixer à Aix pour un mois. Et il loue dans la demeure d'une noble dame désargentée une grande chambre aux boiseries du XVIIIe siècle et une cusiine. Cela fait, il se rend à l'invitation du peintre. L'appartement, au second, paraît modeste, et la pièce où l'on se tient, tapissée d'un papier démodé à dessins, est chauffée par un petit poêle où brûlent des buchettes. En revanche, quel bon repas servi par Mme Brémond ; mais Cézanne suit un régime, s'abstient de certains mets, et prend des médicaments. C'est un Cézanne vieux, assez fatigué, les yeux enflés, rouges, les traits un peu boursouflés et le nez légèrement violacé. Au cours de la conversation le peintre s'exprime plutôt sévère-

ment sur feu Zola et, au sujet des négligences de l'éducation, montre sa culture en citant des auteurs latins. Se versant un verre de vin, il dit : « Voyez-vous, le vin a nui à beaucoup d'entre nous. Mon compatriote Daumier en buvait trop : quel grand maître il aurait pu faire sans cela. » (Cézanne boit maintenant pas mal de vin : on le lui a conseillé pour sa santé. Mais quand il se rendait sur le motif, ce diabétique emportait une bouteille thermos de thé exagérément sucré.)

Ce qui intéresse Bernard, c'est la peinture de Cézanne. Cézanne peint en ce moment trois têtes de mort sur une sorte de tapis d'Orient. Il y travaille tous les matins de 6 heures à 10 heures et demie. Se levant tôt, il mène une vie réglée, et, en cette période d'hiver, se rend le matin à son atelier, revient déjeuner rue Boulegon ; quand le temps le permet il va au motif l'après-midi. Ensuite il dîne et se couche immédiatement. A la fin de la journée il est parfois si fatigué qu'il se sent incapable de parler, et même d'entendre. Mais le lendemain il se relève tout dispos... Devant ce tableau, il dit : « Ce qui me manque, c'est la réalisation. J'y arriverai peut-être, mais je suis vieux, et il se peut que je meure sans avoir touché à ce point suprême : réaliser comme les Vénitiens. » Cézanne ne cache pas qu'il aurait voulu exposer au « Salon de Bouguereau ». Tout le temps que Bernard passe à Aix il le voit peiner sur ces têtes de mort, et l'œuvre change de forme et de couleurs, alors qu'en la voyant pour la première fois il la considérait comme suffisante, achevée.

Sur un chevalet mécanique spécial se dresse une grande toile des baigneuses, « dans un état complet de bouleversement ». Bernard déçu, car le dessin lui en paraît assez difforme, demande pourquoi le peintre ne prend pas de modèles ? Cézanne répond dignement qu'à son âge on a le devoir de s'abstenir de dénuder une femme pour la peindre. Et il montre des dessins datant de l'académie Suisse : « Je me suis toujours servi de ces dessins, cela n'est guère suffisant ; mais il le faut bien à mon âge. » Le rêve eût été de faire poser des modèles en pleine nature, de pouvoir travailler une grande toile sur place. Cézanne devait donc ajourner, manière de dire : renoncer à son projet de refaire du Poussin entièrement sur nature, et non point construit de notes et de fragments d'études, renoncer à l'impossible chef-d'œuvre...

Afin que Bernard puisse peindre tranquillement, Cézanne lui a proposé une chambre du bas au pavillon des Lauves. Mais Bernard s'abstient d'abord d'en profiter. Un des premiers jours, se trouvant dans l'atelier, il s'aperçoit que Cézanne, après avoir préparé son travail, paraît attendre son départ. Et le peintre avoue : « Je n'ai jamais souffert qu'on me regarde travailler, je ne peux rien faire devant quelqu'un. » Bernard n'insiste pas, malgré son vif désir de le voir à l'œuvre. Par la suite il assiste à l'exécution, sur le motif, d'une aquarelle de la Sainte-Victoire. Cézanne travaillait d'une manière compliquée : « Il commençait par l'ombre et avec une tache, qu'il recouvrait d'une seconde plus débordante, puis d'une troisième, jusqu'à ce que toutes ces teintes, faisant écran, modelassent, en colorant, l'objet. »

Cézanne vient le voir à domicile, et, devant une petite nature morte à laquelle Bernard travaillait, il s'exclame : « Vous êtes peintre ! » Mais, regardant la palette qui n'est chargée que de jaune de chrome, de vermillon, de bleu d'outremer, de l
de garance et de blanc d'argent, il s'étonne : « V
peignez avec cela seulement ?... Où est donc v
jaune de Naples, votre noir de pêche, votre t
de Sienne, votre bleu de Cobalt, votre l
brûlée ? » Au lieu de procéder par beaucou
mélanges, Cézanne avait des gammes faites su
palette pour toute une gradation de teintes.
voulut retoucher le tableau, et le fit si violem
que le chevalet perdit l'équilibre. « Vous
pouvez pas travailler ici, c'est impossible... » a
tant qu'il l'attendait l'après-midi même aux Lau
Là, Émile Bernard, pendant qu'il peignait
nature morte arrangée soigneusement tout ex
par Cézanne, l'entendait marcher dans son ate
s'interrompre de peindre, descendre au jardin
il le voyait s'asseoir d'un air découragé,
remonter précipitamment. Bernard restait fr
par la lenteur de son travail et le nombre de t
inachevées ou abandonnées.

Bernard devait l'entendre dire que « Piss
s'est approché de la nature, Renoir a fait la fe
de Paris, Monet a donné une vision, ce qui sui
compte pas... ». Cézanne détestait la peintur
son admirateur Gauguin : Gauguin n'était
peintre, il ne faisait que des images chinoises.
revenait volontiers sur cette théorie simplifi
l'extrême que tout dans la nature se modèle s
la sphère, le cône et le cylindre, ou bien que
dessin et la couleur ne sont point distincts ; au
et à mesure que l'on peint, on dessine ; plus la
leur s'harmonise, plus le dessin se précise. Qu
la couleur est à sa richesse, la forme est à sa
nitude ».

Cézanne bavarde volontiers avec Bernard
grands maîtres que ce dernier connaît si bien
feuillette les mauvaises reproductions gravées
bois qui se trouvent dans son *Charles Blanc*
admirant, les croyant conformes, et semb
douter des réserves de Bernard. (Il possède a
*les Règles de la perspective pratique mises
portée de toutes les intelligences,* par Ther
Peintre-Professeur, dont il a recopié lui-m
quelques lignes sur la projection, et *De la lum
et de la couleur chez les grands maîtres anci*
Rue Boulegon il fait entrer Bernard dans
chambre à coucher afin de regarder un vol
contenant une gravure d'après un Van Os
qu'il admire, et Bernard peut ainsi voir
chambre toute simple, le lit dans une alcôve,
monté d'un crucifix, et la grande aquarelle de fl
de Delacroix, retournée contre le mur pour é
la décoloration par la lumière. Cézanne
fidèle à Delacroix et songe toujours à cette
théose, cette toile ancienne qu'il voulait ref
Il lui montre un croquis : « le maître romant
était emporté par des anges ; l'un tenant ses
ceaux, l'autre, sa palette ; en dessous s'étendai
paysage dans lequel Pissarro, debout devant
chevalet, était sur le motif ; à droite, Cl
Monet, et, au premier plan, Cézanne, arrivan
dos »... On y voyait aussi M. Chocquet, appla
sant les anges, et un chien qui symbolisait l'e
et représentait la critique, selon Cézanne. Céza
était si content de la présence de Bernard
voulait remplacer la figure de M. Chocquet —
morts vont vite — par la sienne... Mais le v
peintre stupéfia Bernard quand il lui dit
n'était pas adversaire de ce qu'un peintre se s
de la photographie : il avait ainsi lui-même

quelques peintures, en interprétant ces reproductions exactes comme on reproduit la nature.

Bernard note soigneusement que la palette de Cézanne comporte cinq jaunes, six rouges, trois verts et quatre bleus : la palette du peintre est donc différente de celle des Impressionnistes, et plus riche. Bernard a d'ailleurs travaillé aux Lauves sa nature morte avec la plus grande soumission aux indications de Cézanne, afin de mieux connaître sa méthode. Celui-ci recommande de commencer légèrement et avec des tons presque neutres. « Ensuite il faut aller en montant toujours la gamme et en serrant davantage les chromatismes. »

Au cours de leurs promenades, qui sont des marches vers le travail ou des retours, ce raisonneur de Bernard ne cesse de harceler Cézanne de questions. Cézanne, devant cette espèce de disciple, le seul artiste qu'il a l'occasion de fréquenter pour le moment, et dont l'admiration le touche, le flatte un peu malgré lui, témoigne d'une indulgence, d'une patience dont Bernard ne paraît pas se rendre compte, et il répond comme il peut à ce perpétuel traquenard de questions : « Que pensez-vous des maîtres ? » « Qu'entendez-vous par là ? » « Mais sur qui ferez-vous reposer votre optique, maître ? » « Qu'entendez-vous par ce mot ? S'agit-il de notre nature ou de la nature elle-même ? » « Vous niez donc la philosophie ? » Que le vieil homme paraisse fatigué, Bernard lui propose de s'asseoir sous un arbre. Et Cézanne essaie en vain d'arguer qu'il souffre du diabète et ne peut guère discuter. Néanmoins il dit après s'être essuyé le front : « Soyez peintre et non pas écrivain ou philosophe ! Moi aussi j'ai voulu goûter à l'imagination. Delacroix m'entraînait, les maîtres du Louvre m'y poussaient. Ma jeunesse a été remplie de toiles exaltées, où, tour à tour, je refaisais à ma manière Véronèse, Ribera, le Caravage, le Calabrèse, Courbet et Delacroix lui-même. J'ai compris lorsque je rencontrai Monet et Pissarro, qui, eux, s'étaient débarrassés de tout ce bagage, qu'il ne fallait demander au passé que l'enseignement de la peinture... »

Mais un certain jour, excédé de se sentir poussé dans ses retranchements, excédé de tous ces raisonnements et de cette érudition qui lui en a d'abord un peu imposé, il dit avec une sorte de colère : « ... Savez-vous que je tiens pour vaines toutes les théories et que personne ne me mettra le grappin dessus ? » Comme Bernard tente de s'excuser en repartant de plus belle : « Les spéculations de l'art moderne, comme celles de la science dont elles sont un corollaire... », Cézanne s'arrête, le regarde avec des yeux terribles (où Bernard croit remarquer quelques larmes), se retourne brusquement : « Je suis vieux... il est trop tard... la vérité est dans la nature, je le prouverai... » Et il le plante là au milieu du chemin, mais tout à coup se retourne, proférant : « Sur nature ! »

Il n'empêche que Cézanne voit à regret partir les Bernard. Et la veille de leur départ il se laisse photographier par le peintre, qui le fait poser, assis, les jambes croisées, son pantalon tout taché de couleurs, les mains croisées, devant la grande toile des *Baigneuses*. (N'ayant pas osé lui demander de poser pour un portrait, sachant qu'il détestait cela, Bernard fera de mémoire un médiocre petit carton.) Cézanne mène les Bernard au train et retourne à sa solitude. Bernard ne manque pas de lui écrire assez souvent, essayant de continuer ainsi le dialogue sur la peinture. Et Cézanne répond. Dans sa première lettre, il répète : « Traiter la nature par le cylindre, la sphère, le cône, le tout mis en perspective, soit que chaque côté d'un objet, d'un plan se dirige vers un point central. Les lignes parallèles à l'horizon donnent l'étendue, soit une section de la nature ou, si vous aimez mieux, du spectacle que le *Pater omnipotens Œterne Deus* étale devant nos yeux. Les lignes perpendiculaires à cet horizon donnent la profondeur. Or la nature, pour nous hommes, est plus en profondeur qu'en surface, d'où la nécessité d'introduire dans nos vibrations de lumière, représentées par les rouges et les jaunes, une somme suffisante de bleutés, pour faire sentir l'air. »

Un mois plus tard, le 27 juin, Cézanne écrit à Bernard : « ... Je me trouve sous le coup de troubles cérébraux qui m'empêchent d'évoluer librement. Je demeure sous le coup de sensations, et, malgré mon âge, vissé à la peinture. Le temps est beau et j'en profite pour travailler, il faudrait faire dix bonnes études, les vendre cher, puisque les amateurs spéculent dessus. »

Les fortes chaleurs l'incommodant, Cézanne se décide à remonter vers le nord, à rejoindre sa femme et son fils qui ont loué un pavillon à Fontainebleau. Là il passera quelques semaines. Mais dans cette région, où il n'est plus revenu depuis des années, il se trouve un peu comme un étranger. Il se sent vieux à soixante-cinq ans, et son diabète le rend assez difficile. Il retournera à Aix, en passant par Paris, sans presque voir personne... Cézanne a encore accepté d'envoyer quelques toiles à « la Libre esthétique », à Bruxelles, et cette fois c'est même un ensemble important : quatre paysages, quatre natures mortes et une étude de nus. Et plusieurs toiles figureront au Salon d'Automne (Salon récent dont le jury est constitué par des membres), mais, trop vieux pour jouir d'une revanche qui s'affirme, il n'a même pas prolongé son séjour pour assister au vernissage.

A Aix il a revu Solari, qui s'obstine à faire un buste de lui. Nous aurons ainsi un Cézanne à l'air rêveur, le menton appuyé sur la paume de la main. C'est consternant, malgré une ressemblance superficielle. Cézanne a même accepté de poser, se voulant indulgent envers ce vieux camarade — le dernier qui lui reste. Et puis il a pitié de sa misère et l'invite parfois à dîner rue Boulegon, content de pouvoir tout de même parler d'art à quelqu'un, et il leur arrive de s'exciter, d'élever si fort la voix que des voisins croient à un drame.

M. Gaston Bernheim jeune, marchand de tableaux, achète depuis quelques années des Cézanne. Il écrit au peintre qu'il voudrait aller le saluer à Aix, Cézanne répond poliment, mais avec retard, le 11 octobre : « Je suis très touché des marques d'estime et des termes élogieux de votre lettre. Je ne demande pas mieux que de répondre favorablement à votre désir si tout cela doit se borner pour moi à vous faire l'exposition de mes théories et de vous expliquer le but constant que j'ai cherché à atteindre toute ma vie. » M. Bernheim est donc venu, et il a remporté quelques œuvres — vrai but de son voyage. Il a pu aussi photographier le maître : un instantané curieux de Cézanne en jaquette, coiffé d'un cronstadt, tenant d'une main sa canne tandis que de l'autre il fait un geste pour appuyer ce qu'il vient de dire d'un air finaud.

Cézanne a passé seul les fêtes de l'An, qui ne comptent pas pour lui plus que toutes les fêtes. Ce qui compte, c'est de peindre. Il cherche comme un homme de trente ans, mais il théorise maintenant davantage. Pour cet artiste qui n'a pas d'âge les infirmités de l'âge, et surtout son diabète, sont une gêne réelle, et il regrette de n'avoir plus devant lui toute la vie pour arriver à « réaliser », c'est-à-dire donner la synthèse à laquelle il aspire.

Dans les articles consacrés au Salon d'Automne, on a parlé en général de ses toiles d'une manière élogieuse et assez compréhensive. Mais il y a des notes violemment discordantes : quelqu'un affirme que Cézanne n'est qu'un lamentable raté ; il a peut-être des idées, mais il est bien incapable de les exprimer. A Aix le peintre ne s'intéresse guère à tout cela. S'il remercie son admirateur Roger Marx, c'est que celui-ci lui a envoyé ses articles de *la Gazette des Beaux Arts*. « Mon âge et ma santé ne me permettront jamais de réaliser le rêve d'art que j'ai poursuivi toute ma vie. Mais je serai toujours reconnaissant au public d'amateurs intelligents qui ont eu — à travers mes hésitations — l'intuition de ce que j'ai voulu tenter pour rénover mon art. Dans ma pensée on ne se substitue pas au passé, on y ajoute seulement un nouveau chaînon. Avec un tempérament de peintre et un idéal d'art, c'est-à-dire une conception de la nature, il eût fallu des moyens d'expression suffisants pour être intelligible au public moyen et occuper un rang convenable dans l'histoire de l'art. »

En mars il a été un peu souffrant. A la fin du mois, Bernard, venant de Naples avec sa famille, doit débarquer à l'Estaque, le bateau n'ayant pu entrer au port à cause d'un vent de tempête. Bernard ne se rend que le lendemain à Aix, où il compte surprendre Cézanne aux Lauves. Le peintre l'accueille fort bien et lui montre ses dernières œuvres. Mais la toile aux têtes de morts est maintenant clouée au mur, abandonnée, et les *Grandes Baigneuses* ne lui paraissent guère plus avancées depuis un an, malgré un travail obstiné. « Plusieurs avaient changé de mouvement, la couleur s'était épaissie sous les couches successives. » Cézanne invite Bernard à déjeuner.

Mme Cézanne et son fils étaient à Aix. Le repas fut gai. Cézanne, heureux de se montrer en famille, était loquace. Et il disait affectueusement à son fils : « Paul, tu es un homme de génie ! » Le déjeuner se prolongeant, il fit même attendre la voiture qui venait le prendre pour le mener au motif. Puis il donna l'ordre de renvoyer le cocher, décidant de reconduire Bernard à Marseille, afin de saluer sa femme et de voir les enfants. Bernard fut charmé du bon aspect physique et moral du peintre ce jour-là. Cézanne avoua qu'il y avait longtemps qu'il n'était allé à Marseille : « Je suis toujours au travail. »

Un dessinateur qui faisait aussi de la peinture, Hermann Paul, grand admirateur de Cézanne, était venu à Aix tout exprès pour le rencontrer. Le vieux peintre le reçut gentiment et lui résuma ses théories habituelles : « Tout est sphérique et cylindrique », etc. Comme Hermann Paul était lié avec Mirbeau, il le questionna : « Vous connaissez ce M. Mirbeau ? », feignant de ne pas le connaître personnellement, et il semblait mettre en doute l'influence d'un homme qui n'avait pas su le fa décorer. Sur Gasquet il ne cachait pas ses ser ments : « Ce petit poète qui se prend pour Vic Hugo. »

Cézanne lui demande de poser, et Hermann P connaît quelques-unes de ces séances où, fixé l'œil perçant du vieux peintre, on n'ose boug Mais l'œuvre n'est pas achevée. Hermann Paul voit aussi travailler à une tête, s'acharnant l'oreille, qui finit par devenir monstrueuse : on voit plus qu'elle ; puis la toile disparaît. Lui-mê prend en cachette des croquis de Cézanne, et croquis serviront à une grande toile dont le pein ignorera l'existence : un Cézanne, palette à main, en pantalons invraisemblables et en chausso

Hermann Paul était venu à Aix avec Paul Ménard-Dorian, qui devait devenir sa femme. vieux peintre, le dessinateur et cette éléga jeune Parisienne se trouvant ensemble au café, Aixois n'y tenant plus de curiosité lui dit aimab ment : « Vous avez de la compagnie, monsi Cézanne. » Et Cézanne, avec une ironie na larde : « Tiens ! Vous me reconnaissez aujo d'hui. » Pauline Ménard-Dorian ayant manife le désir d'avoir une des toiles de Cézanne, H mann Paul en demande le prix, et le peint soudain méfiant, répond brusquement qu'il aucune raison de lui faire un cadeau. Herma Paul, d'une fierté susceptible, se froisse... M quelque temps après, quand ils sont rentrés Paris, Cézanne leur envoie un mot gentil.

Cézanne, de plus en plus accablé par les for chaleurs du Midi, rejoint sa femme et son fils séjournent à Fontainebleau. Là il peint quelq paysages à l'aquarelle et à l'huile. Il lui a mê fallu racheter une palette, qu'il commande « a un trou suffisant pour y passer le pouce ».

Rentré seul à Aix, il continue à répondre a longues lettres d'Emile Bernard. Il croit en e avoir « encore réalisé quelques progrès bien lent dans les dernières études que Bernard a vues c lui. Mais il doit constater douloureusement l'amélioration de sa compréhension de la nat et de son art s'accompagne de l'âge et de l'aff blissement du corps. Connaissant le côté théori de son jeune ami, Cézanne revient sur le Lou (le seul musée important qu'il ait pratiqué), li où l'on apprend à lire, mais on ne peut se conten des belles formules des devanciers, il faut étu la belle nature : « Tâchons d'en dégager l'esp cherchons à nous exprimer suivant notre tempé ment personnel. » Si Cézanne prévoit ce qui perdre Bernard, s'il éprouve un certain agacem à le lire, il est tout de même sensible à ces long lettres où les théories sont exprimées avec habileté dont lui-même serait bien incapable.

En 1905 dix toiles de Cézanne figurent Salon d'Automne. Malgré son peu de réputat dans sa ville, *le Mémorial d'Aix* écrit alors que peintre Cézanne est couvert de fleurs par les pr cipales célébrités de la critique d'art : « M. J Puy dit de lui dans *le Mercure de France* : « » a remis l'Impressionnisme dans les voies tra » tionnelles et logiques. Son enseignement » énorme... » Et le journal ajoute : « Trop connu à Aix, où trop souvent méconnu, n félicitons le peintre Cézanne de son succès ar tique. »

Tentant l'impossible, Cézanne s'est acharné cours de ces dernières années sur ces gran

siles de baigneurs (dont deux de 133×207 cm. et 30×195 cm.) et de baigneuses. Voici les célèbres *Grandes Baigneuses,* où, derrière des troncs d'arbres qui se rejoignent en ogive, le ciel est bleu, brun, vert, gris, et les nuages clairs : du brun rose au gris bleu. Quant aux baigneuses, en deux groupes, dépouillées de toute sensualité, elles sont roses, rouges, avec des ombres bleues. La toile demeure nue par endroits, dans les chairs, les troncs, les nuages... Le testament est inachevé. (« Il réussit dans *les Joueurs de cartes,* et non dans *les Baigneurs,* qui sont l'ébauche, la carcasse d'un chef-d'œuvre, pour n'avoir puisé que dans ses souvenirs, et privé du secours de la sensation. » René Huyghe.) Mais, plus que le reste, c'est la poursuite de ses « baigneurs » qui l'aura maintenu en jeunesse jusqu'au bout.

Cézanne continue à peindre des natures mortes minutieusement disposées, et reste fidèle au paysage de la Sainte-Victoire. La Sainte-Victoire est encore le motif principal de toute une série de tableaux, qu'elle soit vue d'assez près, du Château noir par exemple, ou du chemin de Lauves avec un recul qui la fasse émerger des terres. La montagne est tour à tour : bleue, touchée de violet et de brun ; bleu violet ; bleu et orange ; bleu intense ; bleu gris... La touche est le plus souvent mince comme une pellicule et brillante, mais il lui arrive d'être large, carrée, épaisse. Cézanne a réussi à rendre « l'assise géologique » derrière l'harmonie. Dans ses différentes périodes il ne s'est jamais étroitement enfermé dans un système. Prenez le catalogue de son œuvre et vous verrez que, même dans ses toiles les plus importantes, sa touche est souvent variée. Regardez-le en train de peindre un paysage, une de ses *Sainte-Victoire,* par exemple : il hésite avant de placer une touche — de longues minutes parfois — il vise, si l'on ose dire. Et entre le pinceau, si réfléchi soit-il, et la toile se joue malgré tout le drame de l'instinct.

Mme Cézanne et son fils ont pris assez d'indépendance pour refuser depuis des années les suppliciantes séances de pose. Cézanne n'a pas renoncé à la figure, qui lui paraît comme l'aboutissement de l'art, mais les modèles sont bien rares. Heureusement il a trouvé Vallier, le jardinier ou plutôt le journalier des Lauves. Il l'a déjà peint au commencement de cette année avec sa casquette bleue de vieux loup de mer. (Ce Vallier a des filles, et il en a amené une pour la proposer comme modèle, mais le vieux peintre soudain méfiant, croyant deviner des arrière-pensées impures afin de lui mettre le grappin dessus, a couru s'enfermer dans son atelier... c'est du moins l'histoire qu'on raconte.)

Au début de 1906 Philippe Solari, en décorant des chars de carnaval, prend froid et meurt à l'hôpital. Pour Cézanne, âgé de soixante-sept ans, c'est un nouveau vide. Le diabète l'affaiblit, lui donne de fréquents maux de tête. Il se soigne mal, absorbant des remèdes par à-coups, et alors avec excès, et surtout il travaille trop. Son caractère s'aigrit : par moment, il paraît maniaque, et même un peu rabâcheur. En vérité il mène une double lutte épuisante, contre sa nature physique et pour son art, continuant à peindre tant qu'il peut sur le motif : sa vieillesse lui est au contraire un aiguillon.

Dans les premiers mois de 1906, cinq ans après son *Hommage à Cézanne,* Maurice Denis va enfin faire le voyage d'Aix. Il est accompagné de K. X. Roussel, autre peintre grand admirateur du maître. Ils ont pu voir Cézanne peignant sur le motif, coiffé de son cronstadt (Denis prendra quelques croquis de Cézanne, et fera ensuite une composition de cette scène : dans un paysage avec la Sainte-Victoire au fond, le chevalet maintenu par un poids qui pend au bout d'une corde, et, outre Cézanne, Denis assis, Roussel et un autre compagnon — cette toile, devenue célèbre, dégage une atmosphère fausse). Roussel le photographie peignant, déposant sa toile, et saisit ainsi sur le vif quelques gestes familiers.

Malgré certains mots très durs qu'il sort parfois sur Zola, il ne lui garde aucune rancune profonde. Le souvenir de Zola reste indissolublement lié à celui de sa propre jeunesse, mais sa peinture l'absorbe trop pour le laisser regarder souvent en arrière. En mai a lieu à la bibliothèque Méjane l'inauguration d'un buste de Zola, dernière œuvre de Solari, en présence de la veuve de l'écrivain qui vient d'offrir les manuscrits de *Trois Villes,* manuscrits exposés dans une vitrine surmontée du buste. Cézanne, invité à la cérémonie, s'y rend. Il revoit ainsi Mme Zola, après vingt ans (Gabrielle Zola n'a certes rien fait pour rapprocher les deux amis, au contraire.) Sont aussi présents, son ancien camarade Victor Leydet, toujours sénateur, Émile Solari et Numa Coste... La cérémonie est présidée par le maire d'Aix, qui se trouve être le fils de l'ancien associé de son père. M. Cabassol ne manque pas de citer Cézanne « devenu depuis le grand peintre moderniste que l'on sait ». Et Cézanne est si ému qu'il ne s'offusque pas d'entendre citer *l'Œuvre.* Cette cérémonie, à laquelle il est étroitement mêlé, lui montre que la seule chose importante de sa vie sentimentale aura été son amitié avec Zola.

Un collectionneur allemand, Karl Ernst Osthaus, profite d'un voyage en Tunisie pour aller voir en passant Cézanne qu'il admire et essayer d'acquérir une de ses œuvres. Il ne connaît rien de l'homme. Cézanne accueille convenablement cet inconnu de haute taille. M. Osthaus remarque d'abord que nul tableau ne décore les murs de l'appartement. Cézanne pose quelques questions qui paraissent le rassurer sur la collection de peinture moderne que rassemble son interlocuteur, et il devient assez communicatif. Il explique ses idées devant les tableaux et des études qu'il va chercher tout exprès, surtout devant une vue de la carrière Bibémus (que M. Osthaus devait acquérir). Ensuite, voulant célébrer un peintre allemand, il exprime poliment son admiration pour Holbein, mais au fond il le connaît mal, et il s'en tire ainsi : comme Holbein, le plus grand des peintres, on ne peut l'atteindre, il prit le Poussin pour modèle. Il parle aussi de Courbet : « Grand comme Michel-Ange, mais il lui manque l'élévation. » Et pour ses contemporains : « Monet et Pissarro, les deux grands maîtres, les deux seuls ! » Il invita M. Osthaus à visiter l'après-midi son atelier des Lauves. Là se trouve sur un chevalet une nature morte ébauchée. Devant *les Grandes Baigneuses* il se plaint que l'étroitesse des idées en province ne permette pas de faire poser des modèles féminins. Et le Méridional exagère en disant : « Un vieil

invalide me pose pour toutes ces femmes », se moquant un peu malgré lui de cet étranger.

L'été est venu et les fortes chaleurs, mais Cézanne renonce à quitter Aix. Après un séjour sa femme et son fils sont remontés à Paris juste à temps, et ils ne comptent revenir que vers la mi-novembre. Il éprouve maintenant un véritable besoin de correspondre avec son fils, et lui qui n'aime guère écrire n'enverra pas moins d'une quinzaine de lettres en trois mois. Il a encore beaucoup souffert de la tête. Ce jour-là il s'est levé à 4 heures et demie du matin pour continuer ses études (écrit-il le 20 juillet), car à 8 heures la température sera insupportable. « Il faudrait être jeune et en faire beaucoup », regrette-t-il, puisque ses toiles se vendent bien à Paris.

Tout catholique très pratiquant qu'il est redevenu depuis une quinzaine d'années Cézanne ne peut supporter que les prêtres s'occupent de lui. Aussi fulmine-t-il contre le « sale abbé » Roux qui est venu le relancer en voiture au cabanon de Jourdan. Il s'est engagé à l'aller voir au collège catholique, mais il n'ira pas. Cézanne travaille en ce moment devant le cabanon de Jourdan, un coin qu'il a trouvé à peindre à quelques minutes de son atelier. Il en a fait une aquarelle, et en fera une toile, qu'il ne pourra terminer (les paysages, la plus forte proportion de son œuvre, il en laissera environ trois cents, achevés ou non). Il commence la mise en place sur une toile de 65×81 cm. Avec une grande sûreté de coups de pinceaux larges et variés, il obtient une brillante, magistrale, solide esquisse très montée de ton.

Mme Cézanne se trouvant en mauvaise santé, il conseille à son fils de lui donner le plus de soins possible ; « cherchez le bien-être, la fraîcheur et des divertissements appropriés à la circonstance ». Quant à lui, Vallier le frictionne, les reins vont un peu mieux, et Mme Brémond dit que le pied va mieux. Il suit le traitement de Boissy : « Il fait atroce », se plaint-il brièvement. « Il fait très chaud... Dès 8 heures le temps est insupportable... Les deux toiles dont tu m'as envoyé la photographie ne sont pas de moi. » Déjà les faux commencent...

Son fils écrit souvent, et ses lettres prennent une grande importance pour Cézanne : il éprouve pour ce garçon oisif de trente-quatre ans, qui ne sait pas très bien s'exprimer mais ne manque pas de cœur, une affection de plus en plus attendrie, et c'est à lui qu'il voudrait se confier vraiment. S'il ne répond pas tout de suite, c'est que la chaleur accablante « déprime considérablement le cerveau », et l'empêche, avoue-t-il le 3 août, de réfléchir. « Je me lève matin, et ce n'est guère qu'entre 5 et 8 heures que je vis de ma vie propre. A cette heure-là, la chaleur devient stupéfiante et exerce une telle dépression cérébrale que je [ne] pense même plus en peinture. J'ai été obligé d'appeler le docteur Guillaumont, m'étant pincé et empoigné une bronchite, j'ai lâché l'homéopathie pour les sirops combinés de l'ancienne école. — J'ai pas mal toussé, la mère Brémond m'a appliqué du coton iodé, et j'en ai éprouvé du soulagement. Je regrette mon âge avancé, vu mes sensations colorantes. »

La chaleur est anormalement dure, et Cézanne, pourtant du pays, ne la supporte plus à cause de son état. L'âge venu on parle volontiers de sa santé, et l'on pense à l'ancien temps à l'occasion. Son fils fréquente Vollard et, par lui, quelq artistes. Il a vu Forain et le poète Léon Die qui ont parlé de Cézanne. Que Forain se soit s venu de lui touche le peintre. Forain, de treize son cadet, dessinateur célèbre maintenant, il rencontré au Louvre en 1875, et il l'admire dep longtemps. Avec le recul ses maigres souven s'amplifient dans un lieu commun : « Hélas ! de souvenirs qui sont allés s'engouffrer d l'abîme des ans. » Puis il redevient prosaïqu « Maintenant je viens rappeler à ton souvenir bien vouloir songer aux pantoufles, celles que j m'abandonnant à peu près entièrement. Je v embrasse toi et maman de tout mon cœur. »

Un sieur Rolland est venu lui offrir de pos une figure de baigneur au bord de l'Arc. Cela sourirait bien un peu, mais il craint que le mo sieur ne veuille mettre la main sur son étude. fond il a très envie de réaliser ce vieux rêve. chaleur le retenant à domicile, Cézanne, ne sacha que faire, écrit à son fils à 2 heures de l'apr midi. La voiture viendra le prendre à 4 heu pour le conduire au pont des Trois-Sautets où y a un peu de fraîcheur. Cet endroit, dans un for et beaucoup moins éloigné que le Tholonet, il connaît bien pour y être souvent venu se baign dans sa jeunesse avec Baille et Zola. La veille y a commencé une aquarelle dans le genre de cell de Fontainebleau, de l'été dernier, mais celle-ci paraît plus harmonieuse (le site est peu provenç et sans le crissement continu des cigales on pou rait se croire ailleurs). Du moulin à huile, près vieux pont, il a fait une aquarelle qu'il a signe Il a fini par se rendre compte que ses aquarell existent par elles-mêmes, et ont une valeur ma chande...

Le début de septembre n'améliore guère l'atm sphère surchauffée. Cézanne continue à se fai conduire en voiture au bord de l'Arc, où, à soirée, il voit passer des vaches qu'on mène paîtr « Il y a de quoi étudier et faire des tableaux masse. Il est venu aussi des moutons boire, ma ça disparaît un peu rapidement. » Des « ouvrie peintres » se sont approchés et ont regardé sa toi avouant qu'ils feraient volontiers de la peintu dans le même genre, mais à l'école de dessin enseigne différemment. Cézanne leur a déclas tout net que Pontier (Pontier, fils de son anci professeur, lui a succédé aussi comme conservate du musée) était un « sale mufle », et il a semb que les jeunes peintres l'approuvaient intérieur ment. Ce Pontier, qui a exposé au Salon, ce Po tier, outré par la peinture de Cézanne, affirme q jamais aucun de ses tableaux n'entrera au musé

La chaleur l'empêchant de travailler comme voudrait, Cézanne continue à se plaindre. « Cet température ne doit être favorable qu'à la dilat tion des métaux, favoriser les débits de boisson remplir de joie les marchands de bière, industr qui semble prendre des proportions respectabl dans Aix, et la prétention des intellectuels de mo pays, tas d'en..., de crétins et de drôles. L exceptions, il peut s'en trouver, ne se font p connaître. La modestie s'ignore toujours soi-mêm Enfin, je te dirai que je deviens, comme peintr plus lucide devant la nature, mais que chez m la réalisation de mes sensations est toujours tr pénible. Je ne puis arriver à l'intensité qui développe à mes sens, je n'ai pas cette magnifiq richesse de coloration qui anime la nature. Ici, a

l de la rivière, les motifs se multiplient, le
ne sujet vu sous un angle différent offre un
t d'étude du plus puissant intérêt, et si varié
je crois que je pourrais m'occuper pendant des
s sans changer de place, en m'inclinant tantôt
à droite, tantôt plus à gauche. »

mile Bernard correspond toujours avec lui.
st le seul disciple qu'il aurait pu avoir. Cézanne
uge bien, écrivant à son fils : « Emilio Bernar-
, esthète des plus distingués que je regrette
ne pas avoir sous ma coupe pour lui suggérer
ée si saine, si réconfortante et seule juste d'un
eloppement d'art au contact de la nature. Je ne
s guère lire sa lettre, je la crois juste néan-
ins, mais le brave homme tourne absolument le
à ce qu'il développe dans ses écrits, il ne fait
dessin que des vieilleries, qui se ressentent de
rêves d'art suggérés non par l'émotion de la
ure, mais par ce qu'il a pu voir dans les musées,
plus encore par un esprit philosophique qui lui
nt de la connaissance trop grande qu'il a des
îtres qu'il admire. Tu me diras si je me
mpe. » Dans la même lettre il dit qu'il ne
urra, comme son fils peut le comprendre, aller
Paris cette année. S'il continue à se faire
duire en voiture tous les jours au bord de
rc, il a dû renoncer, par suite de constipation
de fatigue, à se rendre régulièrement à l'atelier
Lauves : une vingtaine de minutes à pied,
is par un chemin sans ombrages et qui monte
sez fort. Il se trouve toujours sous le coup de
oubles cérébraux : « ... ma lettre s'en ressent,
illeurs je vois assez en noir. Je me sens donc
plus en plus obligé de me reposer sur toi, et
trouver en toi mon orient. »

Quant au Salon d'Automne, Cézanne se contente
apprendre que huit de ses toiles y figureront (en
alité il y en aura dix). Il a revu la veille « le
illant Marseillais Carlos Camoin », venu lui
umettre un ballot de toiles. « Ce qu'il fait est
en, il progresserait plutôt, il vient passer
elques jours à Aix et va travailler sur le petit
emin du Tholonet. » Camoin lui a montré une
otographie d'après une figure de « l'infortuné »
rnard, et ils sont tombés d'accord pour trouver
e c'est un intellectuel congestionné par le sou-
nir des musées. « Pissarro ne se trompait donc
s, il allait un peu loin cependant lorsqu'il disait
'il fallait brûler les nécropoles d'art. »

Le 28 septembre il réclame à son fils des
stilles reconstituantes n° 4, car il n'en a plus
e deux ou trois rangées dans une dernière boîte.
Le temps est épatant, le paysage superbe. »
amoin vient le voir de temps en temps. Cézanne
lit dans Baudelaire les pages sur Delacroix.
allier pose encore pour lui. Dans ce dernier
rtrait (son œuvre en compte environ cent cin-
ante, sur huit cents toiles qui nous sont parve-
ues), un portrait de 65×54 cm., Vallier est assis
vant un mur sombre, brun vert ; la veste est
aire, et, sous son large chapeau de paille, le
sage présente un œil atone — un regard
sagrégé, comme celui de la *Vieille au chapelet.*
out le personnage est relevé de jaune. L'ébauche
rait brutale : la touche très libre et la pâte
sez épaisse. « Je suis si lent dans ma réalisation
e j'en suis tout triste. Il n'y a que toi qui puisses
e consoler dans ma triste situation. Je me recom-
ande donc à toi », écrit humblement Cézanne à
n fils. Il voudrait, mais n'ose trop l'insinuer, que
son fils soit auprès de lui : il a besoin d'affection, et il croit trouver en lui un soutien, car sa maladie le rend, non sans restes de violence, plus craintif, plus timide que jamais en face de la vie. Mais les Cézanne, mère et fils, ne doivent arriver que dans le courant de novembre.

Le 8 octobre il s'excuse de ne pouvoir écrire longuement à son fils, vu son état de nervosité ; en réalité la température est si agréable qu'il peut peindre davantage. Il va toujours au motif l'après-midi. Mais comme le cocher veut majorer de 3 à 5 francs son forfait pour le conduire au Château noir et le reprendre, Cézanne, furieux, se croyant exploité, y renonce. Il ira peindre dans les environs. Cela dérange ses habitudes, et son attirail lui paraît bien lourd à porter... Il ressent le besoin de se distraire, il voudrait de la compagnie. Il est allé de 4 à 7 heures au café des Deux Garçons, café à la riche décoration Empire, sur le cours Mirabeau. Il a bavardé avec trois ou quatre personnes, dont un peintre local, qu'il emmenait parfois dans la voiture pour peindre au Tholonet.

Une pluie d'orage nocturne, qui s'est prolongée dans la matinée du 13 octobre, l'ayant empêché de sortir, il écrit à son fils. Toujours distrait quand il s'agit de questions matérielles et pratiques, il a oublié de répondre au sujet du vin : M^me^ Brémond dit qu'il faut en faire venir ; et par la même occasion, Paul devrait commander du vin blanc pour lui et sa mère, puisqu'ils doivent arriver le mois prochain. Comme il a bien plu il pense que les chaleurs sont passées. Les bords de la rivière étant même devenus un peu frais, il va maintenant au quartier de Beauregard, beaucoup plus près de la ville, et dans une autre direction : le chemin est montueux, très pittoresque, mais très exposé au mistral. Il s'y rend à pied, avec son sac à aquarelle seulement, remettant de peindre à l'huile quand il aura trouvé un dépôt de bagages. « Le temps est orageux et très variable. Système nerveux très affaibli, il n'y a que la peinture à l'huile qui puisse me soutenir. Il faut poursuivre. Je dois donc réaliser d'après nature. Les esquisses, les toiles, si j'en faisais, ne seraient que des constructions d'après nature, basées sur les moyens, les sensations et développements suggérés par le modèle, mais je dis toujours la même chose. »

Deux jours plus tard, Cézanne écrit encore à son fils : « Il a plu samedi et dimanche avec orage, le temps est très rafraîchi. — Il fait même pas chaud du tout. Tu as bien raison de le dire, c'est ici la basse province. Je continue à travailler avec difficulté, mais enfin, il y a quelque chose. » Il le charge à l'occasion de dire bonjour à M. et M^me^ Legoupil et aux Guillaume, anciens amis de M^me^ Cézanne. Cézanne repense à eux avec plaisir, mais c'est déjà loin : « Tout passe avec une rapidité effrayante, je ne vais pas trop mal. Je me soigne, je mange bien. » Il prie son fils de lui commander deux douzaines de pinceaux, et continue : « Mon cher Paul, pour te donner des nouvelles aussi satisfaisantes que ce que tu désires, il faudrait avoir vingt ans de moins. Je te le répète, je mange bien, et un peu de satisfaction morale — mais pour ça il n'y a que le travail qui puisse me le donner — ferait beaucoup pour moi. — Tous mes compatriotes sont des c... à côté de moi... Je crois les jeunes peintres beaucoup plus

intelligents que les autres, les vieux ne peuvent voir en moi qu'un rival désastreux. »

L'après-midi de ce même jour (lundi, 15 octobre 1906), alors que Cézanne se trouve sur le motif, un orage le surprend... Il n'a pas la force de rentrer, et, trempé, s'effondre sur le bord du chemin. Une charrette de blanchisseur passe, et il faut le conducteur et un aide pour y hisser le vieil homme encore pesant, qu'ils ramènent à peu près inconscient rue Boulegon. Mme Brémond fait appeler le médecin et Mlle Marie Cézanne. Le médecin ne paraît pas trop inquiet : Cézanne ayant vite réagi, et témoignant d'une résistance étonnante, parle déjà de se lever et de peindre.

Et le lendemain il a voulu à tout prix se lever et aller travailler aux Lauves à sa toile de Vallier — qui pose en plein air, sous le tilleul. Il en revient dans un état lamentable, pour se remettre au lit.

Le jour suivant, de son lit, il écrit fébrilement à son fournisseur de couleurs : « Aix, 17 octobre 1906. Monsieur, voici huit jours passés que je vous ai demandé 10 laque brûlée 7, et je n'ai pas de réponse. Que se passe-t-il donc ? — Une réponse et vivement, je vous prie. — Agréez, Monsieur, mes salutations distinguées. Paul Cézanne. »

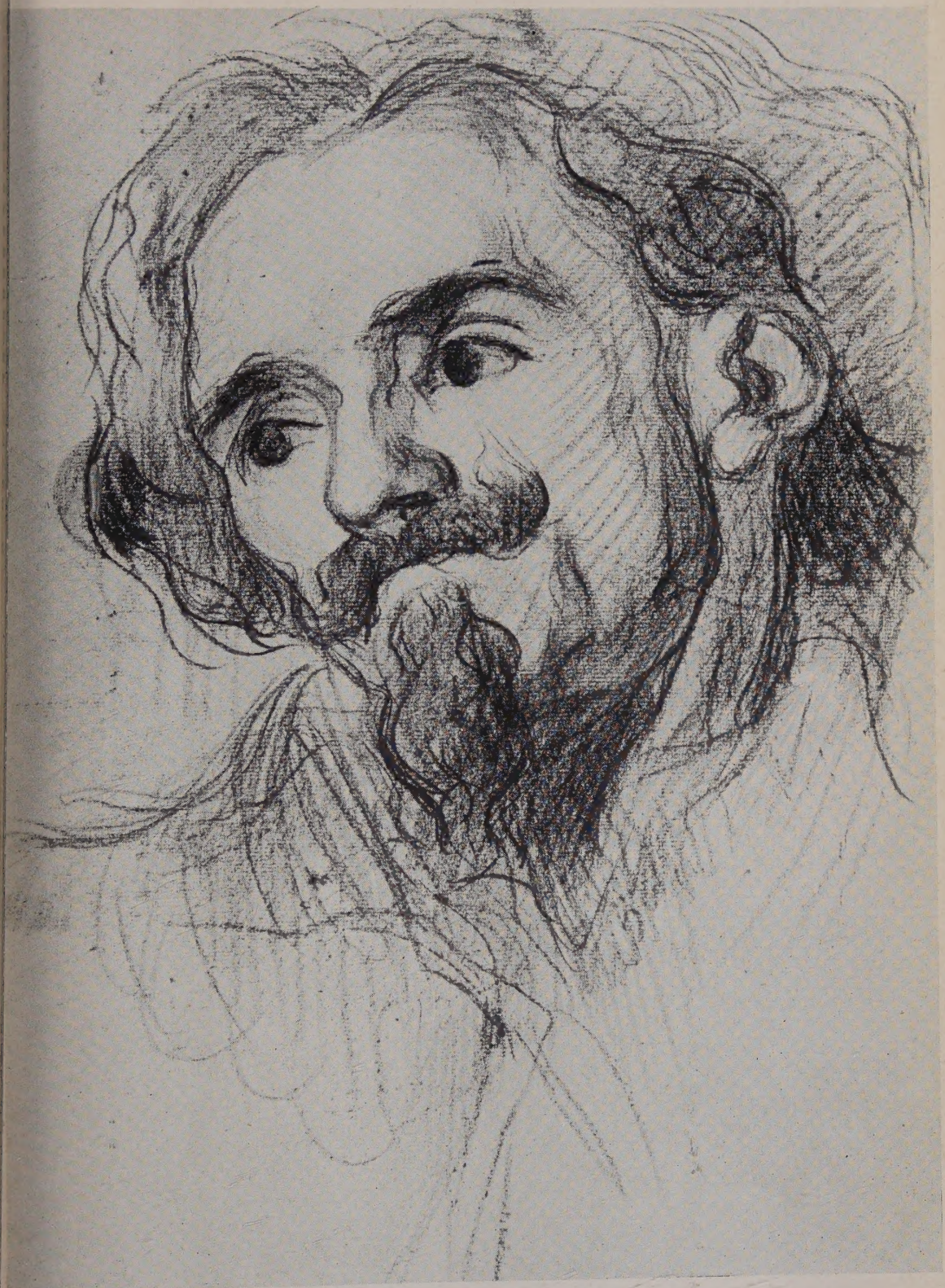
(Dans sa signature, la lettre P est plus entortillée de boucles que d'habitude.)

Il fait encore une dernière aquarelle (aquarelles ou dessins aquarellés, on en cataloguera plus de 350). Une bouteille d'un violet brun et une carafe d'eau pansue en cristal, rendue avec un violet des pommes jaunes et rouges, des raisins ble une table esquissée en bleu et rouge. Et cela une aquarelle fraîche, traitée sans faiblesse.

Le docteur Guillaumont ne croit toujours pa Cézanne soit en grand danger : il suffit de le travailler. Mlle Cézanne écrit le 20 octobre neveu pour lui raconter sa maladie. Sa lettr plutôt rassurante ; néanmoins il faudrait arrive le plus tôt possible. Le docteur a con un garde-malade, mais Cézanne ne veut pa entendre parler... « Mme Brémond me recomm expressément de te dire que ton père a fai atelier dans le cabinet de toilette de ta mè qu'il ne compte pas en déloger de sitôt ; elle à ce que ta mère connaisse ce détail ; et, pu vous ne deviez revenir que dans un mois, ta pourrait prolonger son séjour à Paris pe quelque temps encore ; ton père aurait peut changé d'atelier. Voilà, mon cher enfant, ce q crois devoir te dire ; à toi de prendre une déci A bientôt, je l'espère, je t'embrasse affectu ment. Ta tante dévouée. »

Mais l'état de Cézanne s'aggrave rapidemen s'affaiblit. Et il délire maintenant, proféran nom ennemi qui le hante : « Pontier, Pontier En même temps que la lettre les Cézanne reço le 22 octobre un télégramme de Mme Brém « Venez de suite tous deux, père bien m Cézanne, ce même jour, meurt après avoir les derniers sacrements.

FIN



Dessin de Cézanne représentant Achille Emperaire.
(Document inédit appartenant à une collection particulière.)

Dessin d'Hermann Paul représentant Cézanne.
(Document inédit appartenant à M. G. Dreyfus-Paul.)

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur
GEORGES OU

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 3e trimestre 1951. — Imprimeur nº